FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 939

FÉVRIER 2024

BALLON D'OR
L'ère du Dino Zoff

+

AU TABLEAU !
Argentine-France 2022 raconté par Lionel Scaloni

ENQUÊTE
Pourquoi les joueurs ne trouvent-ils pas le sommeil ?

VILLE DE FOOT
Saint-Sébastien aux basques du PSG

ENTRETIEN

VIVE LA RETRAITE À 33 ANS !

Eden Hazard

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 374 - 3 février 2024 - Ne peut être vendu séparément. Léo Aupetit/L'Équipe

TIGER BALM®

“Avec le PATCH FROID TIGER BALM®, rien ne m’arrête”

Wendie Renard
Footballeuse internationale

EFFET FROID jusqu’à 6H

Dispositif médical*

Soulage les douleurs musculaires

*Dispositif médical de Classe 1. Ce dispositif médical est un produit de santé réglementé qui porte, au titre de cette réglementation, le marquage CE. Reportez-vous à la notice complète pour plus d’informations. Demandez conseil à votre médecin ou votre pharmacien. Fabriqué par Haw Par Healthcare Ltd. 124

www.tigerbalm.com/fr - www.cosmediet.fr

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL
DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Aurore Amaury

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel,
Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot
0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Franck Faugère/L'Équipe

DEUX VISIONS

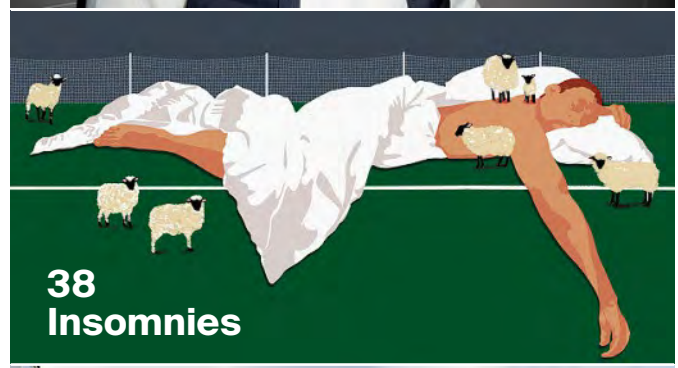
Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Pour avoir eu la chance, à une époque, de voir Eden Hazard tous les week-ends sous les couleurs du LOSC, on sait tous que certaines promesses n'ont pas été tenues par ce talent fabuleux, qui sera resté jusqu'au bout ce gamin facétieux et je-m'en-foutiste, plus concerné par son plaisir et la beauté du geste que par la performance pure et statistique. De la carrière du Belge, jeune retraité à 33 ans, il restera finalement quelques titres mais surtout une fragrance, des émotions et comme un goût d'inachevé. Un peu à l'image de sa demi-finale de Coupe du monde contre la France en 2018 (0-1), où il avait été éblouissant durant les vingt-cinq premières minutes avant de disparaître, muselé par une équipe de Didier Deschamps bien trop forte défensivement.

Les Bleus n'ont pas toujours fait preuve d'un réalisme aussi froid. Le romantisme des perdants magnifiques, on connaît par ici, de la demi-finale du Mondial 1982 à Séville à la finale 2022 au Qatar, que nous raconte dans ces colonnes Lionel Scaloni, l'entraîneur des champions du monde argentins. Mais après tout, c'est le propre d'une cicatrice que de laisser une trace, bien suffisante parfois pour passer à la postérité. Si l'on en croit l'interview qu'il a accordée à *FF*, l'hédoniste Hazard n'en a rien à faire de ne pas avoir plus gagné, plus marqué, plus écouté ses préparateurs physiques et ses entraîneurs. À bientôt 39 ans, Cristiano Ronaldo, toujours en activité lui, est encore en mission, sa cinquantaine de buts marqués lors de l'année 2023 en étendard. "Les chiffres ne trompent pas", a dit récemment le Portugais, en forme de reproche au peu d'écho que peuvent avoir ses performances dans un Championnat saoudien auquel pas grand monde ne prête attention. Une façon de voir le football mais aussi la vie, à l'opposé de celle d'un Eden Hazard. Doit-on choisir entre ces deux visions de l'athlète et du sport ? Pas forcément, même si l'un donne l'impression d'être en paix avec lui-même et l'autre en quête perpétuelle.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire



ZONE MIXTE

6 Instantané
Les Bleus, déjà prêts
Saint-Priest, encore une foi

10 Mon héros
Morgan Parra, fier d'être un manchot

À L'AFFICHE

12 Entretien
Eden Hazard : "Ma carrière, c'est un best-seller"

24 Data zone
Gérone-Leverkusen, les surprises parties

26 Reportage
Les Bersier, la mémoire de l'AJ Auxerre

32 Autoportrait
Wilfried Nancy : "Il y a un mal-être, il y a un problème"

38 Enquête
Sommeil, le match qu'on ne voit pas

44 Au tableau !
Scaloni, son plan pour battre la France en finale du Mondial 2022

TEMPS ADDITIONNEL

52 Ville de foot
Saint-Sébastien, pas Saint-Germain

60 Tendances
Flashscore, born to be live

BALLON D'OR

62 Sur les traces de...
Dino Zoff, un mythe à portée de main

69 Paroles de juré
Adam Khalil : "Yaya Touré n'était pas d'accord avec moi"

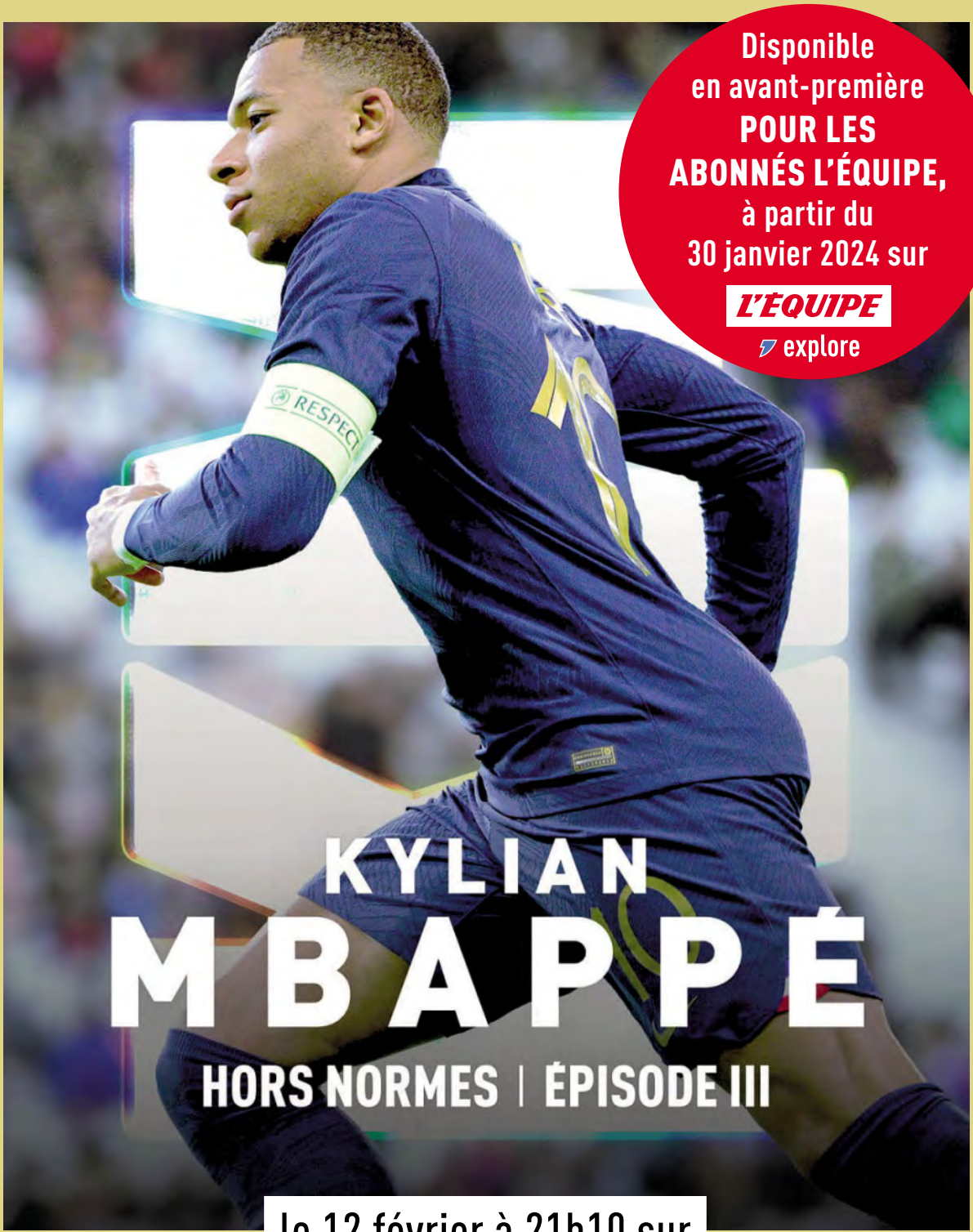
70 Pas trop cliché
Riva, sous le soleil exactement

Léo Aupetit/L'Équipe - Laura Acquaviva - Patrick Messina/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe - André Lecoq/L'Équipe

événement documentaire

Kylian Mbappé hors normes-épisode III : l'insatiable

L'ÉQUIPE ENQUÊTE



Disponible en avant-première **POUR LES ABONNÉS L'ÉQUIPE,** à partir du 30 janvier 2024 sur L'ÉQUIPE explore

le 12 février à 21h10 sur

la chaine L'ÉQUIPE

À retrouver dans l'espace TV du site et de l'application

DÉJA PRÊTS

Didier Deschamps et son fidèle adjoint Guy Stéphan se sont rendus fin janvier en Allemagne pour visiter les installations du futur camp de base des Bleus à l'Euro (14 juin-14 juillet). L'équipe de France logera au *Best Western Premier* de Bad Lippspringe, un quatre étoiles sans luxe ostentatoire. Et elle s'entraînera dans l'enceinte de Paderborn à la Home Deluxe Arena. Le sélectionneur a voulu éviter les ratés de l'Euro 2021 en Hongrie.

Photo Étienne Garnier/L'Équipe

SAINT-PRIEST, ENCORE UNE FOI

Le petit poucet poursuit l'épopée. Pensionnaire de National 3, Saint-Priest, ici en jaune, a vaincu les Verts de Romorantin (4-1), évoluant en N2, le 21 janvier, en 16es de Coupe de France. Le club de la banlieue lyonnaise, qualifié pour la première fois en 8es, devra quitter sa "petite Bombonera", le stade Jacques-Joly et ses 3 000 places, pour défier Valenciennes (L2). Rendez-vous à Bourgoin-Jallieu, le mercredi 7 février.

Photo Alex Martin/L'Équipe

MORGAN PARRA, FIER D'ÊTRE UN MANCHOT

L'ancien demi de mêlée international, devenu assistant coach au Stade Français, a pris une licence à la FFF en début de saison. Rencontre avec un rugbyman passionné par le ballon rond. **Par Olivier Bossard. Photos Iorgis Matyassy/L'Équipe**

Un regard étonné. Puis un autre. Celui du coach du Stade Français Karim Ghezal, cette fois. "*France Football* ici ? Mais pourquoi ? Pour qui ?" Pour Morgan Parra, 71 sélections avec l'équipe de France de rugby (un Tournoi des Six Nations en 2010 et une finale de Coupe du monde en 2011), légende de l'ASM Clermont Auvergne (champion de France 2010 et 2017), aujourd'hui entraîneur adjoint dans le club parisien et licencié à la Fédération française de football depuis début octobre. "J'avais envie de bouger, de courir. Le directeur développement et communication du Stade Français *(George-Henry Bediou)* m'a dit qu'il jouait en corpo tous les lundis soir. Il m'a proposé de venir faire un test en amical. J'y suis allé et j'ai tout de suite aimé."

Une licence prise à la FFF et voilà qu'il tape, à 35 ans, le ballon rond le long du périphérique parisien. Sans surprise, si l'on se penche sur le passé du rugbyman. "J'ai toujours adoré le foot. Je viens de Metz. Là-bas, c'est le sport qui domine. J'y jouais tout le temps, dans la cour, au city stade avec mes amis. J'allais aussi à Saint-Symphorien avec mon père. Cette passion pour le foot ne m'a jamais lâché." Même pendant sa carrière de joueur de rugby. À Clermont, il apprécie d'aller régulièrement au stade Gabriel-Montpied. "J'aimais bien pousser jusqu'à Saint-Étienne aussi. J'ai vu plein de derbys contre Lyon. Il y avait toujours une ambiance de fou." La ferveur des stades de foot, voilà ce que recherche ce fan de Bebeto et de Rui Costa. "Je peux passer le match à regarder les kops. Marseille, Lens, Saint-Étienne, Paris, j'adore la passion que mettent ces gars. Attention, je n'aime pas les excès qu'il peut y avoir. Je parle de l'ambiance, de la façon dont ils peuvent transformer un stade en arène. J'adore ça." De quoi le pousser à voir plus loin. "J'irai me faire un match à Liverpool et à Dortmund."

Respect des arbitres et du ballon rond

Autre objectif, autre but pour la saison à venir. Sur le terrain, cette fois. "J'ai ce truc très rugby de vouloir passer au lieu de tirer. On n'arrête pas de me dire de frapper. Ils ont raison. Il faut que je rentre sur mon pied gauche. À la Di Maria. *(Sourire.)* Même si je mets une « chiche » en tribunes." Le Lorrain joue milieu droit, galère parfois à trouver le rythme. "Les efforts ne sont pas du tout les mêmes. Au rugby, on peut avoir des phases de quarante-cinq secondes et s'arrêter. Au foot, ce n'est pas du tout ça. On court tout le temps. Ce n'est pas toujours simple." Comme le placement sur le terrain. Autre vraie nouveauté. "Au rugby, tu joues face à tes adversaires. Là, je peux avoir un gars devant, un gars derrière, un autre sur le côté. C'est compliqué. Il faut gérer plein de choses. J'apprends, mais j'adore."

Un peu moins les relations avec les arbitres. "Il m'arrive de voir toute l'équipe adverse se précipiter vers l'arbitre alors qu'il a déjà sifflé. Pourquoi ? Ils devraient instaurer la règle du carton jaune dès que tu t'approches pour contester. Ça calmerait tout le monde." Lui ne conteste pas, réflexe de son ancienne vie de rugbyman pro. Les autres automatismes, comme l'envie de plaquer ou d'utiliser les mains, sont oubliés. Promis. "Non, non. Et je ne me roule pas par terre non plus." Clin d'œil pour rire. Car le respect pour le ballon rond est immense. "Je n'aime pas du tout qu'on se moque des footeux. On les rabaisse trop souvent et on les oppose aux rugbymen. J'en connais plein qui sont très bien éduqués, très intelligents, qui ont très bien investi leur argent. On a trop tendance à les caricaturer. Je n'aime pas ça. Le foot est un sport magnifique qui fait vibrer des millions de personnes." Lui surtout. Ses collègues du Stade Français sont maintenant au courant.

Survêtement marine et rose aux couleurs du Stade Français, où il occupe le poste d'entraîneur adjoint en charge de l'attaque et du jeu au pied après y avoir terminé sa carrière à l'issue de la saison 2022-2023, Morgan Parra a délaissé quelques instants le ballon ovale pour sa version ronde. Le temps, pour le gaucher, d'effectuer quelques jongles sur la pelouse du stade Jean-Bouin et de raconter son amour pour le football, qu'il suit assidûment et pratique depuis sa retraite.

EDEN HAZARD

"MA CARRIÈRE, C'EST UN BEST-SELLER"

Quatre mois après l'annonce de sa retraite, le magicien belge de 33 ans revient, avec un franc-parler déconcertant, sur celui qu'il a toujours été et celui qu'il n'a jamais voulu être.

Par
Thomas Simon, à Madrid

Photos
Léo Aupetit/L'Équipe

Eden Hazard a baissé le rideau sur sa carrière pro sans regret, sans amertume car, jusqu'au bout, le plaisir a guidé ses pas.

Eden Hazard
33 ans. Né le 7 janvier 1991 à La Louvière (Belgique). 1,75 m ; 74 kg. Attaquant. International belge (126 sélections, 33 buts de 2008 à 2022).

Parcours
Lille (2007-2012), Chelsea (ANG, 2012-2019), Real Madrid (ESP, 2019-2023).

Palmarès
Coupe du monde des clubs 2022 ; Supercoupe d'Europe 2022 ; Ligue des champions 2022 ; Ligue Europa 2013 et 2019 ; Champion de France 2011 ; Champion d'Angleterre 2015 et 2017 ; Champion d'Espagne 2020 et 2022 ; Supercoupe d'Espagne 2020 et 2022 ; Coupe de France 2011 ; Coupe d'Angleterre 2018 ; Coupe du Roi 2023 ; Coupe de la Ligue anglaise 2015.

"Vous avez le pouvoir de revivre un instant de votre carrière, lequel choisissez-vous ?
Ouah... Mon premier match pro, avec Lille à Nancy *(0-2, le 24 novembre 2007, 15e journée de D1).* C'est là que tout a commencé. Il faisait froid. J'étais avec Badis *(Lebbihi, son coéquipier)*...

Alors, reprenez place sur le banc de touche à Marcel-Picot, comment vous sentez-vous ?
J'ai 16 ans *(16 ans, 10 mois et 17 jours),* je ne me dis même pas que je vais jouer. Pas de pression. Le foot est facile parce que dans ma tête je pense facile. La veille, on m'a dit « tu viens », j'étais trop content. On perdait, je suis entré en jeu *(77e),* numéro 33, zéro nom sur le maillot. Pour moi, le foot ç'a toujours été pareil : du plaisir, en donner et en prendre, en amical comme en demi-finales de Coupe du monde. Ç'a été mon chemin et c'est mon identité.

"S j'avais été comme Cristiano Ronaldo, j'aurais fait un burn-out"

Il y avait cette confiance en vous assumée à laquelle s'ajoutait un côté limite je-m'en-foutiste...
Ça agaçait à mes débuts, ce que je peux comprendre. Il ne faut pas oublier : c'était il y a presque vingt ans, une autre génération, d'autres mentalités. Arriver avec une telle assurance, c'était mal vu, ça ne passait pas très bien. On parle beaucoup de la génération 87 en France, ç'a été un peu ça pour Benzema et les autres. Maintenant, c'est différent. J'applaudis le petit qui, à 16 ans, arrive et dit : « Eh, donnez-moi le ballon, je vais tous vous dribbler. » Chapeau ! Respect.

Vous pouviez être vu comme un prétentieux ?
Même un petit merdeux, je pense. J'arrivais, je ne faisais même pas mes lacets et je disais : « Vas-y, c'est bon. » Après, ils ont vu. Surtout, ils ont vu que je ne parlais pas dans le vent. « Donnez-moi le ballon », OK, bam, bam, but ! Les gars font « ouah ». À la fin, c'était quoi le plus important ? T'es bon, tu fais gagner, tu prends des primes, tout le monde est content. J'avais ce côté « je m'en fous », petit merdeux sur le terrain, mais, en dehors, j'étais respectueux. Je ne foutais pas la merde dans le vestiaire. Je rigolais avec tout le monde. On connaît les histoires. Sur deux-trois trucs, ils m'ont fait comprendre « attention, t'es jeune... »

Durant ces seize années, qu'est-ce qui vous a fait le plus vibrer ?
La communion entre nous, joueurs, et les gens. Partager des émotions. Gagner des matches, des titres. Tu vois les supporters contents. Dans la rue, même des Marseillais ou des Parisiens me disent : « Ouah, le LOSC à l'époque, c'était top ! » Pareil à Londres avec des fans d'Arsenal : « Hazard, c'était beau à voir. » Ça dépasse le supportérisme, ils aiment le foot.

Et vous, quel geste vous procurait le plus de sensations ?
Le petit pont. Je pouvais être nul, si j'avais mis mon petit pont, c'était bon. C'est arrivé : 5e minute, petit pont, allez, j'arrête. *(Il rit.)* On perd 3-0 mais j'ai mis mon petit pont, je m'en fous. Mais jamais dans le but d'humilier. Juste le fait que les potes me disent : « Oh, ton petit pont, mate sur YouTube... » Maintenant, je dis à mes enfants : « Regardez les petits ponts de papa. » *(Il rit encore.)* J'aime le beau geste, le beau contrôle. J'étais aussi dans les feintes de corps. Avec mon centre de gravité bas,

Benjamin Cremel/L'Équipe

"Au Real, j'avais l'impression que j'allais perdre le ballon avant de l'avoir"

mes contrôles orientés, ouah ! À une époque, dos au jeu, contrôle orienté comme ça *(il mime le début du mouvement),* personne ne pouvait me prendre le ballon. Je me rappelle d'un duel avec Van Dijk, le ballon n'a pas bougé. J'avais une telle confiance. En général, soit il y avait faute, soit le défenseur tombait. Génétiquement, j'ai eu la chance d'avoir des grosses cuisses, des grosses fesses, ça m'a trop aidé. Regarde « Vini » *(Vinicius Jr)* les cuisses qu'il a, tu ne peux pas lui prendre le ballon. Les coups du foulard ? J'en ai fait beaucoup, ç'a souvent apporté quelque chose. Tu fais un beau geste, t'entends le « oh », le « ouah » du stade. C'est le kif absolu !

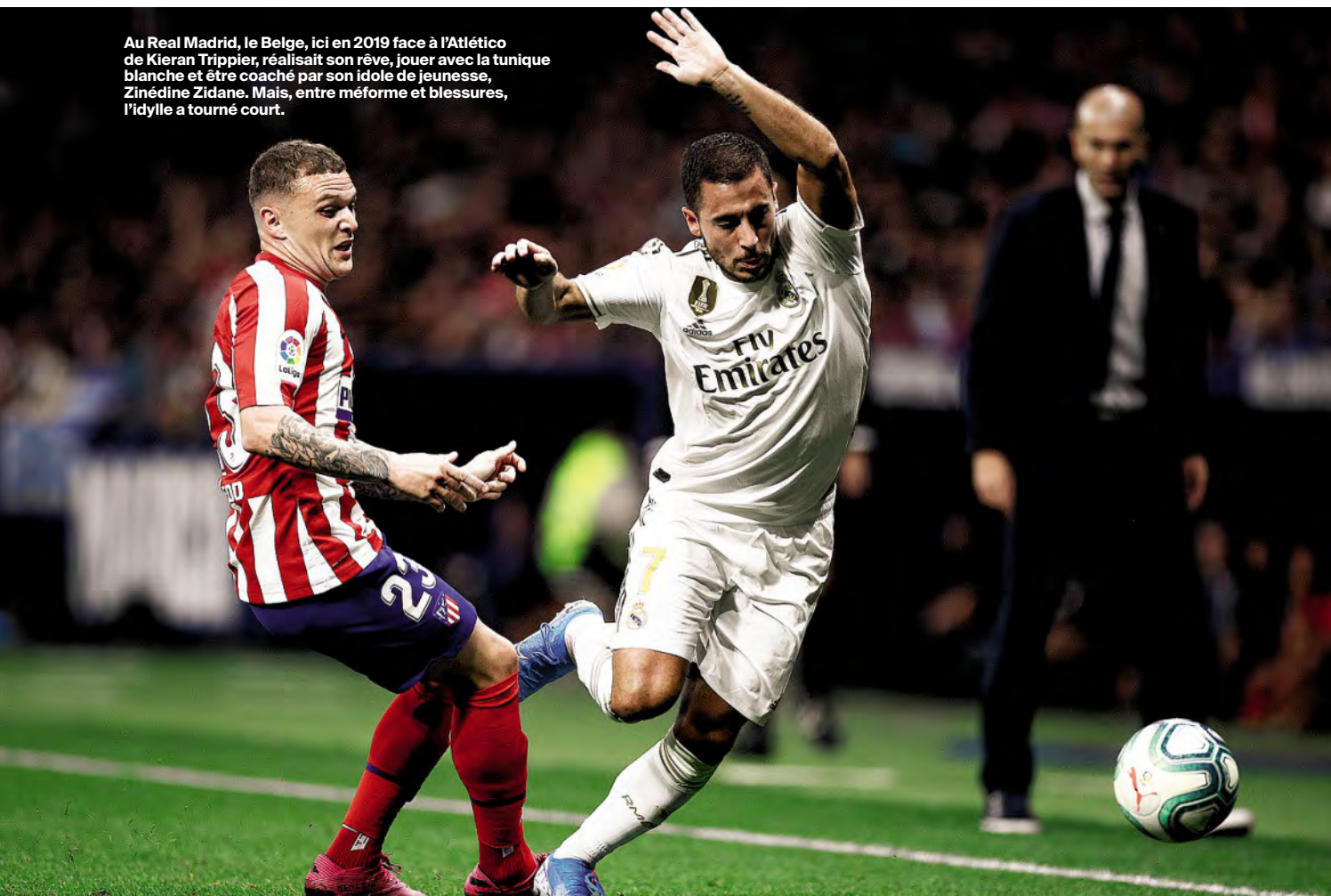
Votre plus belle action ?
Une, je ne peux pas. Avec Lille, le but à Saint-Étienne *(3-1, 10 septembre 2011),* slalom entre les joueurs, je termine exter du droit. Face à West Ham *(2-0, 8 avril 2019),* avec Chelsea, un peu pareil dans les petits espaces. Celui à Liverpool *(2-1, 26 septembre 2018)*... Ce sont des buts qui me correspondent, me représentent. Le tir de loin à Marseille *(2-1, 6 mars2011),* ce n'est pas mon style. Quand je regardais les vidéos des joueurs, les tirs de loin, je n'en avais rien à foutre.

Vous avez affronté des méchants ?
En Premier League, pas mal mais ils respectaient le jeu. En Espagne, ils sont méchants, c'est plus vicieux. Ils te marchent un peu dessus, « je n'ai pas fait exprès ». En France, il y avait Souleymane Diawara. Il faisait peur. Je l'ai revu avec le Variétés, il est gentil. Mais, sur le terrain...

Avez-vous stressé pour du foot ?
Du bon stress, lié au match, à l'engouement. En fait, j'ai plus stressé sur la fin, quand je jouais moins. Je devais jouer, je devais montrer. Je ne sais pas si c'était un stress. Mais je pouvais me dire « vas-y, je ne suis pas bien, t'sais quoi, ne me donnez pas le ballon ». Au Real, j'avais l'impression que j'allais le perdre avant de l'avoir.

Vous étiez comment avant un gros match ?
Je ne pouvais pas me concentrer deux heures avant, sinon, après, je faisais n'importe quoi. J'ai essayé de faire dans l'autre sens, concentration, préparation, échauffement : je faisais de la merde sur le terrain, mais vraiment. Alors que tennis-ballon, *Mario Kart*, tu rigoles, tu fais n'importe quoi dans le vestiaire, t'oublies carrément le match, son importance, et puis t'y vas ! Demi-finale de Coupe du monde contre la France, pareil. Souvent, échauffement dégueulasse, je jouais bien. Mon père en rigolait. À l'inverse, frappe lucarne, bim, bam, j'arrivais, et les trois premières minutes, tu ne me voyais pas.

Footballeur, c'était un métier ? •••



Au Real Madrid, le Belge, ici en 2019 face à l'Atlético de Kieran Trippier, réalisait son rêve, jouer avec la tunique blanche et être coaché par son idole de jeunesse, Zinédine Zidane. Mais, entre méforme et blessures, l'idylle a tourné court.

À Chelsea, ici en 2012, comme à Lille ou au Real Madrid, Eden Hazard a toujours aimé faire se lever les foules grâce à un beau geste ou un beau but. Le spectacle permanent.

En 2011, le Belge allait mener Lille au doublé Coupe-Championnat, sans jamais se prendre au sérieux comme ici avec ses coéquipiers Mathieu Debuchy et Cédric Baseya (page de droite).

••• Non, un jeu. Et j'ai essayé de pousser ça jusqu'à la fin. Quand c'en était plus un, j'ai arrêté. Je savais que c'était mon job, je gagnais ma vie avec. Mais je voulais être loin de ça. C'est mon kif, mon jouet. Et c'est pour ça que j'ai fait cette carrière. C'est mon ressenti.

Vous auriez aimé avoir une autre mentalité ? Le rapport au travail d'un Cristiano Ronaldo, par exemple ?
Non. Ça n'aurait pas été moi. Après une rencontre, aller une heure dans le bain froid, non. Laissez-moi tranquille, avec mes potes, on rentre chez moi, on joue aux cartes, on boit une bière. Je joue deux heures avec mes fils dans le jardin. C'était ma récup. Si j'avais été comme Cristiano, c'est l'exemple, il y en a d'autres, j'aurais fait un burn-out.

Les exigences liées au foot pro, vous les preniez comment ?

“Après une rencontre, laissez-moi tranquille, avec mes potes, on joue aux cartes, on boit une bière”

Quand t'es bon sur le terrain, tu fais ce que tu veux. Je pars de ce principe. Je me gérais. Je n'allais pas à la salle tous les trois jours, je ne faisais pas trois heures de kiné pour récupérer. Mais je faisais la différence. L'exigence, c'est d'être bon.

Quelles sont les contraintes que vous aimiez le moins ? Le travail défensif ?
J'ai défendu. Mais ce n'est pas ce qu'on me demande. Sinon, j'aurais été défenseur. J'en rigolais avec Azpi *(César Azpilicueta)*, avec Branislav *(Ivanovic)*. « Eh, c'est toi qui cours ! » Mais toujours dans le respect. Ils savaient.

John Obi Mikel a déclaré : « C'est le joueur le plus paresseux que j'ai vu. Mais le week-end, c'était l'homme du match et il venait nous dire “les gars, vous voyez” ».
C'est la vérité et je kiffe ce qu'il dit. OK, j'étais un paresseux. Après, j'allais m'entraîner tous les jours. Mais je me donnais et encaissais tellement en match que je n'aurais pas supporté d'être toute la semaine à fond, à prendre des coups. Mon corps, ce n'est pas quinze ans qu'il aurait fait, c'est trois. Quand t'es le joueur star de l'équipe, entre guillemets, si, toi, tu ne fais pas… Avec certains entraîneurs, ça n'allait pas : « Il ne court pas à l'entraînement, donc les jeunes qui arrivent veulent faire

Javier Garcia/BPI/Panoramic

comme Eden. Mais tout le monde ne peut pas faire comme Eden. » C'est ce qu'ils m'expliquaient. Mais laisse-moi tranquille. Et s'ils n'ont pas envie de courir, ils n'ont pas envie de courir. Je ne veux pas être un exemple.

Et au niveau diététique ?
Normal. Je ne vais pas dire que j'abusais. Je ne faisais pas attention. Mais je n'allais pas au McDo tous les jours. Tu ne tiens pas seize ans pro. Je n'y accordais pas d'importance. Je suis un bon vivant, j'aime manger, avec des amis, on boit un verre. Ça m'est arrivé veille de match, de manger à la maison, boire une petite bouteille, tac. Oh moi, Boxing Day, c'est Noël, raclettes, vin *(il tape dans ses mains),* on allait je ne sais pas où, but, but… Alors que les gens me disent de faire attention. C'est bizarre… La diététique, c'est nul, ça ne sert à rien. Enfin, c'est bien si tu veux jouer jusqu'à 40 ans. Je savais que ce ne serait pas mon cas. Un petit Ruinart blanc de blancs, il est tout le temps dans le frigo.

Et l'épisode du hamburger en sélection avec Georges Leekens ?
Une erreur de jeunesse. C'est plus marrant, parce que c'est moi, parce que j'ai fait de bonnes choses avec la Belgique ensuite. Dernier match de la saison *(éliminatoires de l'Euro 2012, contre la Turquie, 1-1,*

"La diététique, c'est nul. Enfin, c'est bien si tu veux jouer jusqu'à 40 ans. Je savais que ce ne serait pas mon cas"

3 juin 2011), c'était les vacances après. C'était important, on pouvait se qualifier, j'étais déçu d'être sorti *(60e).* Au vestiaire, je vois qu'on rate un penalty *(Witsel, 75e).* Sur le terrain, normalement, je l'aurais tiré. J'ai appelé mon père : « Viens, on se rejoint dehors. » Il y avait le truc à hamburgers, j'ai demandé à mon oncle d'en prendre. On mangeait, la caméra est passée. C'est une bêtise *(qui lui a valu d'être sanctionné)* mais ce n'était pas non plus… Et, en Belgique, les hamburgers sont bons, je savais. *(Il rit.)* Demain, si Leekens est là, on va en manger un ensemble.

Quand vous signez au Real et arrivez à la reprise avec 5 kilos de trop, là, vous avez déconné ?
Avec Chelsea, je viens de terminer une saison de malade, l'une des meilleures de ma carrière. Je me dis : « Maintenant, je suis au Real, c'est peut-être les dernières vacances où je vais pouvoir… » Et je me suis lâché comme je me lâchais tous les étés. Sept ans en Angleterre, sans coupure à Noël, à tout donner, alors quand j'ai trois-quatre semaines de vacances, « me casse pas les pieds », barbecues, rosé, tout ça. Et c'est ce qui me permettait de me remettre à zéro pour repartir. Après, le Real, ç'a mal tourné, et voilà.

Vous vous êtes dit que votre corps vous faisait payer vos excès ?
Non. Mon corps me fait payer toutes ces années où j'ai commencé tôt, charbonné sans quasiment jamais m'arrêter, tous les coups pris. Pas parce que j'ai mangé ci, ça. Je me le dis, je ne peux pas le prouver. Ceux qui connaissent tout vont dire « c'est parce qu'il n'a pas fait attention ». J'accepte, chacun son avis. Au Real, j'ai enchaîné les blessures. Parfois, je ne savais même pas comment, ni pourquoi. Tu te réveilles, tu sors du lit, tu te blesses. Arrête, quoi ! Mon corps est fatigué, il ne peut plus. Il a besoin de se reposer mais il ne peut pas. Le corps, il parle et le mien m'a bien parlé. Ces dernières années, il m'a tout dit : « Eh, t'sais quoi, vas-y, arrête tes conneries, fais attention, prends soin de toi. »

Quel entraîneur vous a accordé le plus de passe-droits ?
Difficile à dire, beaucoup m'ont laissé faire un peu… Mais parce que j'étais bon, •••

JB Autissier/PanoramiC

O.Behrendt/Imago/Panoramic

6 juillet 2018, quart de finale de la Coupe du monde Brésil-Belgique (1-2). Ce soir-là, Eden Hazard, devant Neymar, a été le joueur qu'il avait rêvé d'être.

••• encore une fois. Le seul qui m'a vraiment demandé, c'est *(Antonio)* Conte. Tous les jours, il faut que tu fasses ça, ça... Et ça m'énervait. C'est l'un des plus grands entraîneurs et c'est peut-être avec lui que j'ai fait ma meilleure saison mais c'est celui qui me correspondait le moins, les entraînements, ses séances tactiques. Put..., j'en avais marre. *(José)* Mourinho, la troisième année ne s'est pas bien passée, mais j'ai aimé. Il disait : « Faites attention à Eden, ne lui donnez pas de coups. » Je prenais le ballon, je rigolais : « Eh, me donnez pas de coups, là ! » *(Il rit aux éclats.)* Zizou, on avait la relation foot, il va te donner quelques instructions, pas te casser les pieds. *(Rudi)* Garcia, *(Roberto)* Martinez, super. Faut pas croire qu'ils me laissaient toujours tout faire. On dit que j'étais un fainéant. Mais je n'ai pas passé seize ans à ne pas m'entraîner. Les petits jeux, les petits matches, j'étais là. C'est vrai, j'arrivais certains matins, pas bien dormi, pas envie et, quand c'est le cas, je le montre. « Me donnez pas la balle. Je me fais un mètre carré et je bouge pas ! Je-bouge-pas. » Et je ne bougeais pas pendant une heure. Une heure de tactique : « Je peux aller avec le kiné ? ».

Comment vous vous mettiez tout le monde dans la poche ?
J'ai ce côté « on est là, on déconne ». Ç'a dû en énerver. Je le sentais, j'allais vers eux : « T'sais quoi, désolé, j'me suis pas bien entraîné, mais ça va aller, on va gagner. Je t'apporterai une boîte de chocolats, ça ira mieux. »

Vous avez eu de grands entraîneurs mais aviez-vous besoin d'être coaché ?
Je ne pense pas. On ne va pas me faire croire qu'un entraîneur qui a de grands joueurs leur apprend grand-chose. À City, c'est Guardiola bien sûr, mais il ne va pas apprendre à Kev' *(De Bruyne)* à faire une passe, plutôt à se gérer, un aspect tactique. Il est seul sur le terrain pour passer à Haaland. Tu vas apprendre quoi à Modric ? Peut-être que des entraîneurs vont dire : « Il se prend pour qui, celui-là ? » Oui, tu dois être coaché, bien sûr. Mais il y a coacher et coacher. « Dis-moi où je dois me positionner et je fais ce que j'ai à faire. Avec le ballon, je suis là, t'inquiète. » •••

Le jeune retraité espère désormais profiter plus encore de ses enfants et de ses amis et n'éprouve pas l'envie de remettre un pied dans le monde du football professionnel.

••• Quel est le moment où vous vous êtes senti le plus fort ?
La saison où on est champion avec Mourinho *(2014-2015),* la première avec Conte *(2016-2017)* et celle avec *(Maurizio)* Sarri *(2018-2019).* Ces trois-là, pouah ! Il m'a manqué une Ligue des champions quand j'étais au top. C'est le petit regret que j'ai, ne pas avoir emmené Chelsea comme l'a fait un Drogba en 2012… Je pars et ils la gagnent *(2021).* Donc la Belgique va gagner l'Euro, c'est écrit. Mon match ultime ? Le Brésil *(2-1, quart de la Coupe du monde 2018).* Je me sentais tellement fort, mentalement, physiquement. J'étais injouable. Pas marqué, pas de passe décisive, j'ai même raté. Mais c'est moi. Le joueur que j'ai rêvé d'être, je l'ai été sur ce match. Et j'ai fait rêver les gens, sans marquer, sans rien. Maintenant, il y a que ça qui compte. T'as des joueurs, je ne vais pas les citer, je respecte ce qu'ils font, mais ils mettent trois buts en faisant trois fois comme ça *(il mime un pied tendu),* et, après, on dit « ouah »… Ils jouent dans de grandes équipes, voilà. Oui, ils font gagner mais ne peuvent procurer un truc qu'à un supporter de leur équipe, à moi, rien. Je regardais le PSG pour Verratti. Peu importe son hygiène de vie, ses cartons, il ne pouvait pas changer. C'est un peu le même moule que moi. Il dribble dans sa surface, peut-être il perd le ballon et but derrière. « Ouais Verratti… » Il s'en fout, il va recommencer. Chapeau l'artiste. Tu m'as fait kiffer ! Y en a d'autres. Hatem *(Ben Arfa).* Il jouait avec ses enfants sur le terrain. Ronaldinho. Les gens disent : « Il n'a pas fait la carrière. Il aurait pu avoir dix Ballons d'Or si… » Non. C'était comme ça qu'il devait être. Il n'en a gagné qu'un *(2005)* mais demande aux joueurs pros de maintenant : sur mille, neuf cents vont te dire : « C'était mon idole. » Riquelme, il n'allait pas vite, c'était le boss. Zidane, Robinho… Moi aussi, j'ai essayé de procurer des émotions et le plus beau, c'est juste ça. Même avec 5 kilos en trop. Je t'ai procuré des émotions ? Oui ? OK ! Non ? Dommage pour toi, t'iras voir quelqu'un d'autre.

La demi-finale face à la France *(0-1)* est-elle une blessure ?
Non. Sur le coup, oui, t'es à ça d'aller en finale. Avec le recul, il nous a manqué de la fraîcheur. Je trouve qu'on a créé davantage d'émotions en perdant que la France en gagnant. On me parle de cette Belgique partout où je vais. C'est plus fort que gagner. Les gens vont dire « il a le seum encore » non, c'est ce que j'ai ressenti.

En termes de football pur, y a-t-il des joueurs pour lesquels vous vous êtes dit : « Lui, c'est plus fort que moi » ?
Individuellement, Messi, c'est peut-être le seul. J'ai kiffé voir celui de Barcelone, moins sur la fin, mais c'est le plus grand de l'histoire. Injouable, impossible de lui prendre le ballon. Cristiano est un plus grand joueur que moi mais, en termes de football pur, honnêtement, je ne pense pas. Neymar, peut-être. Après, pas plus fort que moi mais, au Real, t'as les meilleurs, par rapport aussi à leur carrière, les Benzema, Modric, c'était au-dessus, Kroos, Kev' *(De Bruyne),* ça respire le foot.

Vous auriez pu faire mieux ?
Oui. On peut toujours, dans la gestion, les choix. J'aurais peut-être même dû faire mieux. Mais sur le moment, ce n'est pas ce que je pensais. Voulu faire mieux ? Non. Alors là, pas du tout. Je me suis toujours foutu des stats. Mettre 300 buts plutôt que 200 ? Pas pour ça que j'étais là. J'ai fait ce que j'avais à faire : j'ai donné du plaisir et j'en ai pris.

Est-ce que le Real vous correspondait ?
C'est facile à dire maintenant. Depuis tout petit, j'étais fan de Zidane. Il y avait Zidane, donc j'ai aimé le Real. Le Bernabeu, maillot blanc, il y a un charme que les autres n'ont pas. Le Real, c'est spécial. Après, me correspondre, je ne pense pas. Ce n'est pas moi. C'est le club un peu m'as-tu-vu, et je ne suis pas trop comme ça. Même la manière de jeu ne me correspondait pas, si tu compares avec d'autres clubs. Mais c'était mon rêve. Je ne pouvais pas arrêter ma carrière sans y venir.

Vouliez-vous de cette exigence qu'impose le Real ?
Tout ça, je l'ai senti. Comme j'ai toujours fait, j'aurais aimé tourner autour, faire à ma manière, et y réussir. Ça prouve que le Real est plus grand que tout. C'est compliqué d'y jouer. Il fallait peut-être que je m'entraîne plus. J'ai aussi eu les blessures qu'il ne fallait pas aux moments où il ne fallait pas. L'opération, la pose de la plaque, le confinement. Je reviens, j'ai mal, je force. Deuxième saison, je pète de partout. Ancelotti arrive. Bonne prépa, je joue bien. Mais mon corps, les douleurs, les blessures… Un matin, au réveil, j'ai une boule comme ça *(il montre une petite tasse)* à la cheville. Infection. Je me refais opérer, ce que je voulais et demandais. Encore deux ans de contrat, je me disais : « Vas-y, essaye de te bouger. » Mais je partais de trop loin. J'ai perdu ma place, puis la confiance, puis l'envie. Je suis passé de costaud face à des gars qui m'arrachaient le genou à je me lève de mon lit, je suis blessé. J'aurais aimé comprendre pourquoi et je n'ai pas réussi. Par exemple, j'ai vu un mec qui travaille avec les énergies. Il m'a dit « les énergies, ça va pas ». Merde, qu'est-ce qui se passe ? Ton corps ne veut plus, c'est tout, accepte. Tu connais un joueur qui finit sa carrière et qui a mal nulle part ? Je suis proche de *(Javier)* Pastore qui habite ici. Il me dit pareil. Le corps dit stop. Il a mis de sacrés petits ponts aussi. Quel joueur plaisir, quel beau joueur !

Vous avez souffert ?
Non. J'ai la chance d'avoir été dans ce milieu et d'avoir gagné beaucoup d'argent. Des gens galèrent tous les jours, je n'ai pas le droit de me plaindre, même quand je ne jouais pas, même blessé, en disant « la vie est nulle ». Impossible. J'avais mal mais d'un autre côté… À la fin, je prenais ça comme excuse, « j'ai mal, je n'y arrive pas trop ». Pas déprimé mais plus envie. Les déplacements, repartir sur un projet, bouger les enfants, déménager, je n'avais plus l'énergie, la force. Le plaisir était mon chemin, ma direction. Il n'y en avait plus, ça ne sert à rien, terminé. Prendre beaucoup d'argent ailleurs ? Pourquoi ? Dix millions

“Je trouve qu'on a créé davantage d'émotions en perdant que la France en gagnant *(en demies du Mondial 2018)*”

Deux heures avec Thomas Simon pour retracer une carrière. Sans faux-semblants. Chapeau l'artiste !

en plus ? Ça représente beaucoup mais je n'avais pas envie de ça. Et je n'ai pas besoin de faire grand-chose pour être heureux. Déposer les enfants à l'école, au foot, profiter de mon dernier fils de 2 ans, golf, tennis, padel, courir un peu, des petits trucs de la vie. Je kiffe. J'aime mater une série ou un dessin animé avec les enfants. Le foot, je n'en regarde plus beaucoup, juste mon frère à Anderlecht, des potes. Le VAR, c'est nul. Tout le monde se plaint.

Vous avez culpabilisé de ne pas avoir été celui que le Real attendait ?
Non. J'étais triste pour les vrais supporters, déçu pour eux. Quand je suis arrivé, ils étaient plein d'espoir. J'ai un peu le sentiment de les avoir laissé tomber. J'ai envie de leur dire : « Eh, c'est pas de ma faute, mon corps m'a lâché. J'ai essayé, ça n'a pas réussi. Je suis désolé. »

Maintenant, reprenez place sur le banc du Bernabeu, le 4 juin 2023, face à l'Athletic Bilbao *(1-1).*

"Je veux dire aux enfants : « Les flemmards, vous pouvez y arriver. »"

Je sais déjà. Je suis juste un peu triste que ça se termine comme ça. L'histoire parfaite aurait été hat-trick et ciao. À Lille, ça s'était bien terminé, à Chelsea encore mieux. Je savais que c'était fini et je n'avais même pas envie d'entrer. Déjà, peut-être que les gens allaient me siffler. « Ouh, ouh », pour une dernière, c'est nul. « Eh, t'sais quoi, laisse-moi sur le banc, je profite. »

Vos coéquipiers vous ont porté…
Je n'avais pas besoin de ça, je n'ai rien fait. Ça, c'est du cinéma ; ça, c'est le Real Madrid. Ils font ça, parce que voilà… Merci pour tout, les amis, mais je n'avais pas envie. J'étais à deux doigts d'aller au vestiaire, « fais-toi tout petit et commence pas à faire l'Américain ». Mais je me suis dit : « Fais le tour avec tout le monde. » Même si je n'ai pas donné ce que les gens attendaient.

Il y a un sacré décalage entre ce que vous ressentez sur les deux bancs de touche, celui du début et celui de la fin.
Oui, à Nancy, je n'ai qu'une envie, de « ouf », aller sur le terrain et là, je ne veux plus. L'histoire a été belle. Parfois, le dernier chapitre d'un livre est nul. Tu te dis « put…, pourquoi ça se termine comme ça ? » *(Il rit.)* Mais voilà, le livre, c'est un best-seller. Je suis un petit gars de Braine-le-Comte, la campagne, j'ai kiffé le foot à ma manière et ce qui prend le dessus, c'est que j'ai donné des émotions. Ma carrière a été magnifique, c'est un super best-seller.

En 2019, vous nous aviez dit : « Ma carrière finie, je serai sur mon canapé avec des chips et une bière à regarder mes enfants jouer… »
Chips et bière, j'sais pas. Juste bière. *(Il rit.)* Dans le meilleur des mondes, je partirais loin, dans la montagne, en autarcie, avec des moutons, alors que je ne suis pas berger. Plus personne ne me calcule. Ou un genre de tour du monde avec les enfants en camping-car. Moins je suis exposé, mieux c'est. Pourtant, j'ai aimé être au milieu des projecteurs, d'être le meilleur d'une équipe, c'était top, mais je n'en avais pas besoin. Ça ne va pas me manquer. Le foot pro, j'ai aimé, mais je ne veux pas y retourner. Sûr à 100 %.

Prendre une équipe de jeunes ?
Ça se peut, mais des 5-6 ans, quand ils veulent juste courir avec les copains et s'amuser. Comme moi. Mes fils jouent, je suis au bord des terrains, certaines choses, les parents… Le « il faut gagner les matches à tout prix », non ! En venant, j'y pensais et je veux dire aux enfants : « Les flemmards, vous pouvez y arriver. » Parce qu'on n'entend que ça : « Il faut travailler. » Le joueur de foot aujourd'hui, c'est le travail. Oui, certes, mais amusez-vous, mettez le plaisir avant et au-dessus de tout. Je ne suis pas le seul à le penser, peut-être que certains ont peur de le dire. Vous pouvez y arriver comme ça et en respectant les gens. Ne marquez même pas, on s'en fout, kiffez le jeu, ressentez." ⬢ T. S.

Making of

Lieu
Le restaurant d'un hôtel dans l'ouest de Madrid, à deux minutes de chez lui.

Durée
Un peu plus de deux heures, dégustation de la galette (il n'a pas eu la fève) et photos comprises.

Boisson consommée
Un café avec du lait.

Autres personnes présentes
Léo, le photographe, et des clients.

La note qu'il se met
11/10. "Là, j'ai tout donné."

La note qu'on lui met
9/10. Naturel et plaisant, le même qu'il a été sur un terrain et à côté.

Les trois interviewes qu'il aimerait lire dans *FF*
"La dernière fois, je vous ai demandé mes trois frères *(Thorgan, Kylian et Ethan)*, vous n'en avez même pas fait un encore. *(L'Argentin Juan Roman)* Riquelme, Thierry Henry et Nico Anelka."

Le titre qu'il donnerait à l'interview
"Le plaisir avant et au-dessus de tout."

LA HIÉRARCHIE BOUSCULÉE

LES SURPRISES PARTIES !

On n'arrête plus Gérone en Espagne ni Leverkusen en Allemagne. À trois mois et demi de la fin des Championnats, impossible d'invoquer le hasard pour les leaders spectaculaires de Liga et de Bundesliga. Focus sur les deux tubes européens de la saison 2023-2024.

Par Emmanuel Bojan, avec Opta et T. S.

À l'heure où nous bouclions ces pages, le Real Madrid comptait un match (et un point) de retard sur Gérone.

LA LIGA AU PAS GÉRONE

Indestructible promu

22 Le nombre de points glanés par Gérone après avoir été mené au score cette saison, c'est le meilleur total des cinq grands Championnats européens.

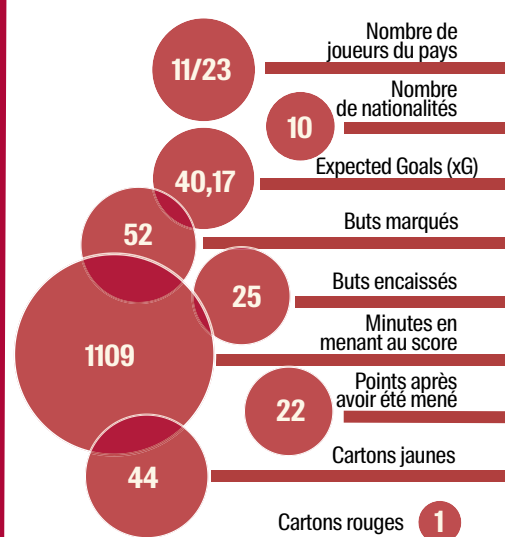
Autres catégories statistiques où Gérone figure dans le top 3 cette saison en Liga

- Grosses occasions : **75** (2e)
- Passes réussies vers le dernier tiers : **79,29 %** (3e)
- Expected Goals : **40,17** (2e)
- Buts marqués sur grosses occasions : **34** (1er)

Qui c'est les plus forts ? Évidemment, c'est le Bayer

Si l'on doit comparer les clubs, tous deux adossés à un riche propriétaire, le City Football Group des Émirats arabes unis pour l'un, le groupe chimique et pharmaceutique Bayer pour l'autre, les Allemands semblent plus complets. Surnommé "Vizekusen" outre-Rhin, le club qui termine vice-champion, éternel deuxième,

GÉRONE



**(xG cadrés - buts concédés, hors c.s.c.)*

Les phares de Gérone

Catégories statistiques où un joueur blanquivermell figure dans le top 3 en Liga

Buts
- 1er Dovbik 14

Expected Goals
- 2e Dovbik 11,01

Passes décisives
- 1er Savio 7
- 3e Y. Couto 6

Ballons touchés
- 1er A. Garcia 1986
- 3e D. Blind 1857

Passes réussies
- 1er A. Garcia 1504
- 3e D. Blind 1436

Passes vers l'avant
- 1er D. Blind 719

Centres réussis
- 2e A. Garcia 38

Entrées en jeu
- 1er Portu 17
- 2e V. Fernandez 16

FINI NEVERKUSEN ?

Un Bayer toujours plus joueur

141 Le nombre de ballons récupérés par Leverkusen dans le derniers tiers en Bundesliga. Un must à l'échelle des cinq grands Championnats européens.

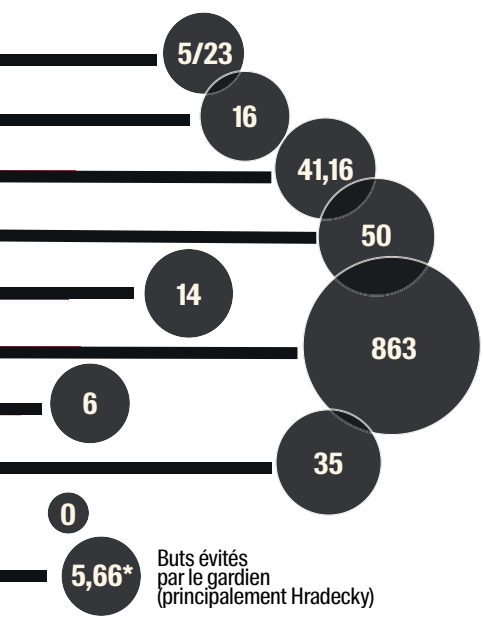
Autres catégories statistiques où Leverkusen, invaincu, domine la concurrence en Championnat

- Passes vers l'avant : **3 817** (1er)
- Séquences de jeu de 10 passes ou plus : **439** (1er)
- Tirs en contre-attaques : **24** (1er)
- Ballons touchés : **16 685** (1er)

LEVERKUSEN

ou "Neverkusen" à l'international, Leverkusen – une Coupe de l'UEFA 1988 et une Coupe d'Allemagne 1993 pour seul palmarès – a investi 80,8 millions d'euros sur le marché des transferts, l'été dernier. En Bundesliga, c'est le cinquième club qui a la balance la plus déficitaire du mercato estival (- 12,6 M€). Le club catalan, lui, dispose seulement du treizième budget de la Liga (59 M€).

LEVERKUSEN



Buts évités par le gardien (principalement Hradecky)

Les fusées de Xabi Alonso

Catégories statistiques où un joueur de Leverkusen figure dans le top 3 en Championnat

Passes réussies
- 1er G. Xhaka 1 820
- 2e Palacios 1 401

Passes réussies vers le derniers tiers
- 1er G. Xhaka 468
- 2e Wirtz 436
- 3e Hofmann 347

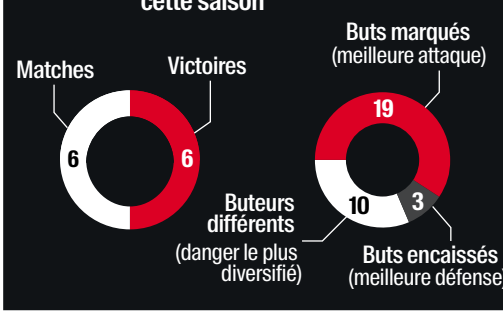
Défenseurs les plus décisifs
- 1er Grimaldo 15 (7 buts + 8 p.)

Ballons touchés dans la surface adverse
- 1er Frimpong 151
- 2e Boniface 137

Fautes obtenues
- 1er Palacios 41

L'ogre de la C3

Leverkusen est la seule équipe de Ligue Europa à avoir tout gagné, cette saison



Un rythme de champion

Le constat est implacable : en comptant 3 points pour une victoire, jamais une équipe autre que le Barça, le Real ou l'Atlético n'avait compté 55 points ou plus en Liga après 22 journées ; jamais une équipe autre que le Bayern ou Dortmund n'avait compté 49 points ou plus en Bundesliga après 19 journées. En Espagne, un tel rythme de glouton a toujours mené au titre (11 fois). Idem en Allemagne (3 sur 3).

LA MÉMOIRE DE L'AJ AUXERRE

Il y a un peu plus de quarante ans, Micheline et Daniel Bersier ont hérité de la gestion du nouveau centre de formation auxerrois, devenant des parents de substitution auprès des Boli, Cantona et compagnie. Une décennie riche d'anecdotes au moment des plus belles heures de l'AJA.

Texte
Simon Bolle et
Pierre-Alexandre Conte,
à Dornecy

Photos
Christophe Berlet/L'Équipe

Les lieux endormis abritent parfois d'ardents secrets. En cet après-midi d'été, baigné par le soleil et bercé par l'Armance, la rivière du coin, le village de Dornecy, quelque 500 âmes paisibles au nord de la Nièvre, semble désertique. Au bout d'un long chemin étroit du bourg, un couple finit par nous faire signe depuis son entrée, devant une jolie maison en pierres apparentes. Bienvenue chez Micheline et Daniel Bersier.

Installés dans l'obscurité du salon, ils sont aussi enthousiastes qu'intrigués, pas habitués à recevoir des journalistes. Micheline, 79 ans, a juste le souvenir d'un vieil article de la presse locale. Le titre : "Une maman pas comme les autres." Très vite, elle déroule le fil de leur histoire et oublie ses vertiges de la matinée. Natifs de la région, tous deux se sont rencontrés ici, au détour de connaissances communes à l'ancienne usine de confection, avant de se marier et de s'installer dans le village.

À l'époque, Daniel est professeur dans un collège d'Auxerre, à une petite heure de route plus au nord. Il passe le reste de son temps à arbitrer des matches, entraîner des jeunes au club d'Armes, tout près de Dornecy, et donner un coup de main au lancement du tournoi Paul-Nicolas, une compétition internationale organisée dans la ville voisine de Clamecy.

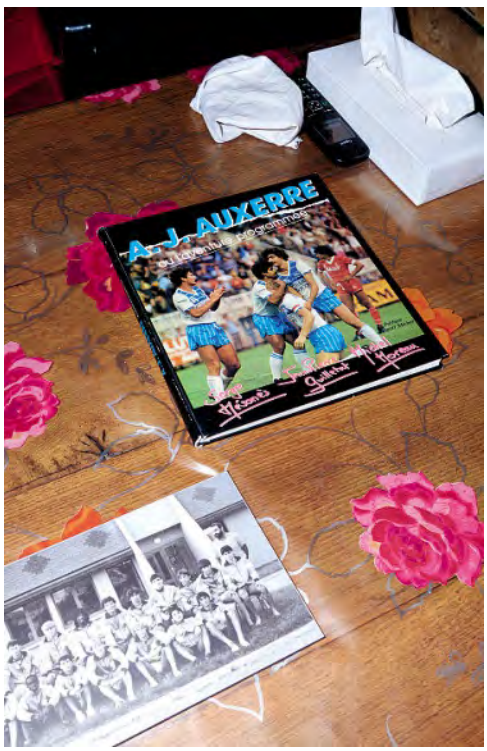
C'est dans ce cadre que le bénévole est amené à connaître Guy Roux, déjà en poste depuis un petit moment à la tête de l'AJ Auxerre, le club du coin alors à la mode, qui évolue en D2 mais a disputé une finale de Coupe de France (en 1979 contre Nantes, 1-4 a.p.). Puis tout s'accélère au début des années 1980. En allant inscrire les enfants à son collège, où il obtient un logement de fonction pour toute la famille, Daniel croise Guy Roux par hasard. "Il m'a rattrapé pour me dire : « J'ai besoin de dirigeants. »" Le voilà responsable de l'équipe réserve des cadets auxerrois.

Première génération maison exceptionnelle

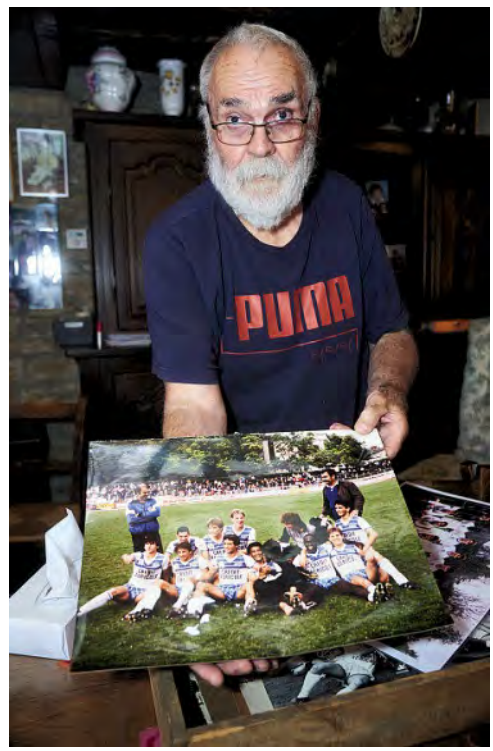
De fil en aiguille, il découvre le club de l'intérieur, côtoie Daniel Rolland, formateur hors pair et géomètre de métier, avec qui il trace les contours des terrains du futur centre de formation. Daniel Bersier reprend : "Je tenais la règle et on a discuté. Il m'a alors branché : « On cherche un couple avec quelqu'un qui fasse la cuisine. » Je lui ai répondu : « Moi, je ne peux pas, j'ai mon métier. Mais cela pourrait peut-être intéresser ma femme. » Qu'est-ce que •••

Les Bersier se sont occupés de nombreux jeunes pensionnaires de l'AJA dont Basile Boli, soulevant ici la Coupe Gambardella, en 1986.

À leur domicile de Dornecy, le couple a conservé photos et reliques des années dorées du club bourguignon.



Ancien responsable de l'équipe réserve des cadets de l'AJA, Daniel Bersier a vu passer de futurs grands noms tels que le "King" Éric Cantona (ci-dessous, à gauche).



••• je n'avais pas dit ! Il est rentré, il a vu Guy Roux et lui a rapporté mes propos. Ma femme arrive, Roux la prend par le cou et lui lance : « Madame Bersier, c'est d'accord, vous prenez le centre de formation. »"

Elle est l'aînée d'une fratrie de neuf et héberge déjà un jeune joueur de l'AJA mal dans sa peau. Daniel Bersier, lui, est ancien directeur de colonies de vacances. La débrouille, ils connaissent. Montée en D1 en 1980, l'AJA se structure sans tarder et son centre deviendra rapidement une référence. Il sort de terre en 1982 et accueille ses premiers pensionnaires, venus de toute la France. "Sur le contrat, il était inscrit qu'on devait s'occuper de quatorze enfants, mais il n'y en a jamais eu quatorze, corrige, avec le recul, Daniel Bersier. On était au moins dix-huit. Puis vingt-quatre, vingt-cinq..."

La première génération est exceptionnelle. Pêle-mêle, on retrouve des ados bientôt connus sur la scène nationale, voire mondiale : Éric Cantona, les frères Basile et Roger Boli, Lionel Charbonnier, Pascal Vahirua, William Prunier, Stéphane Mahé, Daniel Dutuel, Stéphane Mazzolini, Raphaël Guerreiro... Tous ou presque feront carrière à (très) haut niveau, après avoir trusté les trophées chez les jeunes.

La Pyramide et les Pharaons

En dehors des terrains, la bande vit dans la Pyramide, bâtiment principal du centre, sous la coupe des Bersier. "J'étais leur maman, en quelque sorte, se souvient Micheline. C'étaient des gamins, partis de chez eux à 14 ans, déracinés. Les centres de formation, c'est une jungle. Jamais je n'y aurais mis mes enfants." Sur le papier, son rôle est autant répétitif que les entraînements des pros : faire les courses, mettre la table, préparer à manger, laver le linge. Et écouter les petits problèmes. Le manque de temps de jeu, les conflits, les aventures amoureuses... Le soir, après le collège, Daniel enchaîne avec son second boulot, bien plus intriqué dans sa vie personnelle que le premier. Il se charge de faire respecter la discipline pour que la cohabitation soit optimale.

Il entretient les lieux, endosse le costume de chauffeur pour emmener les blessés à l'hôpital – "l'avantage, c'est que les internes regardaient les matches et se préparaient" – ou ramener les internationaux de Paris – "ils se faisaient chambrer par les autres, qui avaient prévu de sortir ensemble." Il veille au sommeil. Le tout à titre gracieux, bien entendu. De temps à autre, Guy Roux lui demande de l'accompagner en match. "Pour me tirer les vers du nez", précise-t-il en souriant. Car le couple est au courant de tout et se garde bien d'ébruiter les petites entorses aux règles strictes fixées par l'entraîneur.

Les écarts de Prunier, l'excitation de Basile Boli

Excité par ses premières apparitions en pro, Basile Boli prend, par exemple, la mauvaise habitude, à son retour, de

Présente quotidiennement, Micheline a été d'une aide précieuse pour les adolescents parfois turbulents vivant à la Pyramide.

MERCI LA COUPE !

C'est grâce à la finale de Coupe de France 1979 perdue devant le FC Nantes (1-4 a.p.) que l'AJ Auxerre, alors en L2, a pu ériger son centre de formation. En effet, l'épopée du club bourguignon lui avait rapporté un million deux cent mille francs (environ 666 000 euros constants). Une somme que Jean-Claude Hamel, le président, et Guy Roux, l'entraîneur, avaient préféré investir dans le rachat d'un bâtiment nommé la ferme Râteau plutôt que de recruter l'international français Olivier Rouyer, alors à Nancy. Le centre a été inauguré le 27 septembre 1982.

"De temps à autre, Guy Roux voulait me tirer les vers du nez"

Daniel Bersier

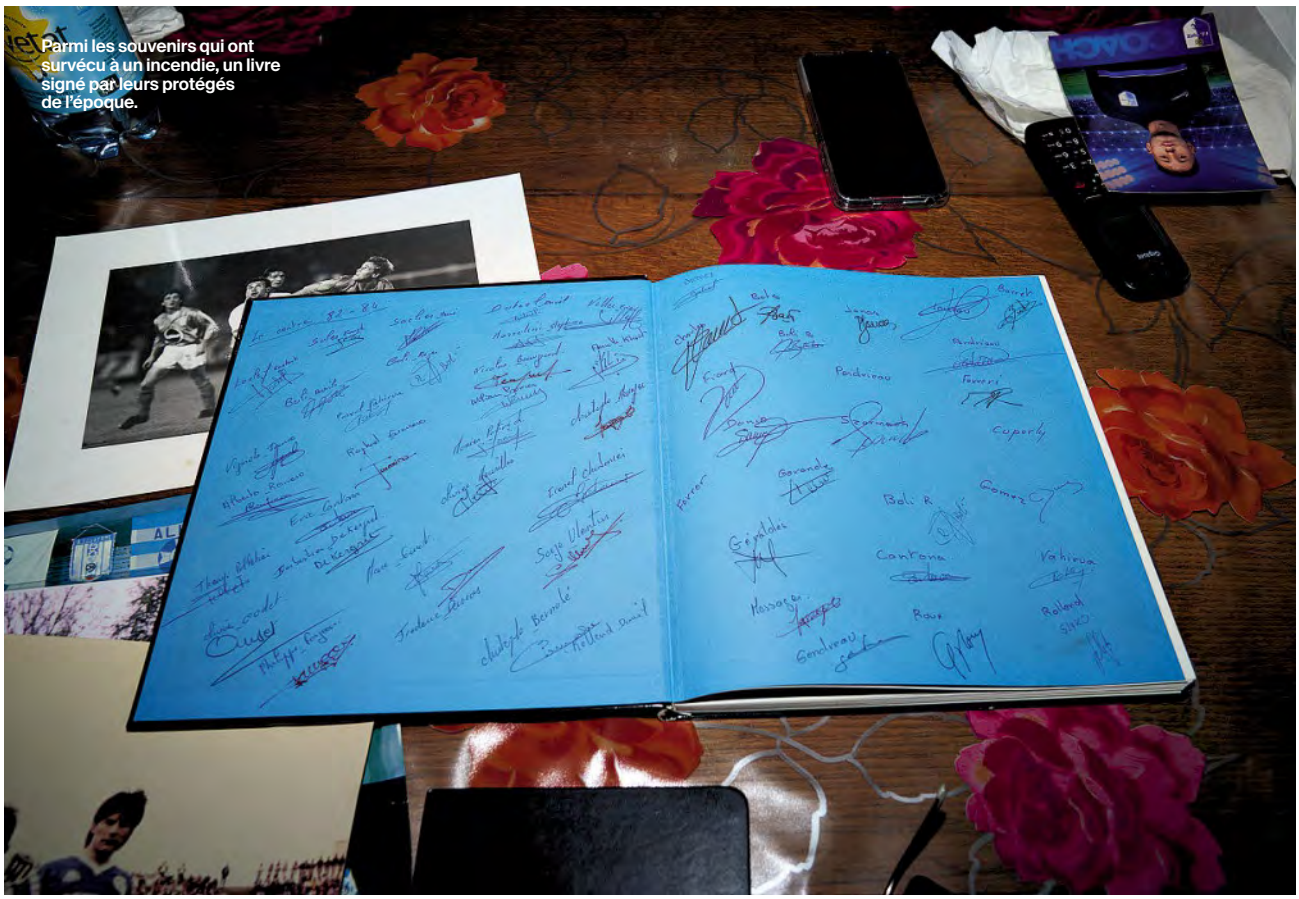
réveiller les autres pensionnaires pour discuter. "C'était une catastrophe, raconte Daniel Bersier. Un jour, Joël Bats me dit : « Il y a un anniversaire, je l'emmène en boîte. » Je lui ai répondu : « Si vous pouviez l'emmener après chaque match… Mais, surtout, je ne suis pas au courant ! »"

Souvent, les adolescents jouent avec les interdits. Comme cette fois où le père Daniel se fait dérober les clés de la Pyramide alors qu'il nettoie la piscine. Éric Cantona parvient à en faire un double en ville. Tout le monde en profite un temps. "On a fini par le savoir et on a changé les serrures." Les vieilles astuces fonctionnent pour berner le couple. Comme un polochon et une perruque sous les draps pour couvrir une sortie. "William Prunier m'a piégé pendant trois-quatre soirs, s'amuse encore l'ex-prof aujourd'hui. Quand je l'ai découvert, j'ai mis le lit en cathédrale et voilà. Ils finissaient toujours par s'excuser." "La Prune" n'en était pas à son premier écart, à écouter Micheline. "Il avait eu un souci au collège et, en passant par le chemin de halage jusqu'à l'entraînement, il n'a pas trouvé mieux, en croisant le proviseur, que de le choper par les deux épaules et le tenir au-dessus de l'eau… Dans ces cas, Guy Roux me les laissait à la maison."

Feux de l'amour, Subbuteo et mots d'absence

La présence quotidienne des Bersier permet aux jeunes Auxerrois de surmonter les instants difficiles. Emmené dans les valises de Guy Roux au retour d'un voyage à Tahiti, Pascal Vahirua peine logiquement à s'adapter à son nouvel environnement. Micheline Bersier se remémore : "Il était dans le réfectoire avec les autres mais il n'avait pas le moral. Il revenait vers moi avec son assiette et il me demandait : « Est-ce que je peux aller à la maison ? » C'est-à-dire dans notre partie à nous, avec nos enfants." La maman n'a rien oublié des scènes passées "en famille". "Le nombre de fois où ils sont venus jouer avec nos enfants au *Subbuteo (jeux de société populaire où l'on déplace les joueurs sur le terrain avec l'index)*… Avec Mazzo *(Stéphane Mazzolini)*, tous les après-midis, on regardait même *les Feux de l'amour (série américaine à l'eau de rose)*…"

Certaines reliques, comme ce mot d'absence de Basile Boli signé par lui-même au nom des Bersier, ont disparu dans un incendie. Mais les photos et objets restants suffisent à témoigner du lien fort qui unit le couple à cette promotion. "Ça, c'est une plaque que nous a donnée Basile après sa première sélection en équipe de France Espoirs. Et, ça, c'est un tableau peint par le père d'Éric Cantona." •••



Parmi les souvenirs qui ont survécu à un incendie, un livre signé par leurs protégés de l'époque.

Aujourd'hui retraitée, Micheline Bersier a mis "plusieurs années" à se remettre de la "pression". Pas facile de bosser avec Guy Roux.

"Canto est allé passer son permis au volant de sa voiture" Micheline Bersier

••• Naturellement, la conversation s'attarde sur l'ancienne star de Manchester United. "Il était turbulent", reconnaît-elle. Impulsif, il sort facilement les poings.

Les bagarres de Cantona

"Une fois, il s'était battu avec Mazzo au réfectoire pour une tranche d'ananas." Les accrochages débordent jusque sur les terrains. Daniel Bersier en est le premier témoin : "Un jour, à Nantes, il a voulu foutre un coup de tournevis à *(Jean-Paul)* Bertrand-Demanes *(gardien des Canaris)*. Mais, prévenu, je l'ai retiré de son sac." Les craquages du "King" plus tard, en Angleterre, ne l'ont donc pas étonné. "J'étais plutôt surpris qu'il ne l'ait pas fait avant, taquine-t-il. Face au Puy, en D3, il avait coursé un adversaire. Un membre du club avait dû prendre sa voiture pour l'arrêter et ils s'étaient mis à trois pour l'attraper. Une autre fois, à la mi-temps d'un match de Coupe à Lyon, où il était nul, il a décidé de ne pas jouer la seconde période, sans rien dire. Il est parti sous la douche quand les autres retournaient sur le terrain." Micheline renchérit : "Et puis, la fois où il est allé passer le permis au volant de sa voiture. L'inspecteur ne savait plus quoi dire."

Malgré sa relation privilégiée avec les joueurs, le couple ne s'est jamais mêlé du sportif. À une exception, lorsque Boli, qui se demande comment il va pouvoir payer sa nouvelle maison, tarde à prolonger son contrat. "*(Gérard)* Bourgoin *(actionnaire principal)* est passé me voir : « Putain, on n'arrive pas à faire resigner Basile. » Je lui rétorque : « C'est simple : offrez-lui la maison et vous verrez » ", rejoue Daniel. Résultat ? "Il a signé dans la foulée."

Burn out et mutation

Avoir les faveurs de la direction avait ses avantages. "J'avais le statut de titulaire remplaçant dans l'Éducation nationale et tout le monde était muté, sauf moi ! se targue le mari. Le secrétaire du rectorat était un supporter de l'AJA, Guy Roux mangeait avec François Mitterrand, donc bon… S'il ne fallait pas que je bouge, je ne bougeais pas." Mais, après une dizaine d'années de bons et loyaux services, l'heure du départ a sonné, la mutation avec. Micheline, qui s'était épuisée à la tâche, a fini victime d'un burn out.

"C'était énormément de pression et beaucoup de travail pour moi seule. Et on ne pouvait pas discuter avec Guy Roux. J'ai mis plusieurs années à m'en remettre", souffle-t-elle. En un mois, elle touchait l'équivalent d'une prime de match de Basile Boli. Le Polonais Zbigniew Szlykowicz, alias "Szlyko", et sa femme ont alors pris la suite, et les Bersier n'ont eu d'autre choix que de renouer avec leur vie d'antan.

Lui a continué à être bénévole derrière la friteuse de l'Abbé-Deschamps mais a fini par jeter l'éponge, lassé par le manque de considération. Ils ne vont plus au stade et ne montent à Auxerre que pour faire des emplettes. "Ce n'est plus pareil." Mais ils préfèrent retenir les bons moments et les larmes coulent à intervalles réguliers. "Les joueurs ont toujours des gestes gentils pour nous, ici, au téléphone, sur Facebook…," apprécie Micheline, qui fait partie de leur groupe WhatsApp, Les Pharaons. Pascal Vahirua est déjà venu revoir la famille. "Je suis en contact avec eux, raconte Basile Boli. Quand on arrive très jeune dans un centre de formation, on a tendance à chercher un repère familial loin de chez soi. Les Bersier ont joué un grand rôle à nos côtés. Cette famille était proche de nous malgré nos bêtises."

"Cette famille était proche de nous malgré nos bêtises. Ils ont joué un grand rôle" Basile Boli

"Dès qu'il y a une soirée pizza, ils m'appellent, s'amuse Raphaël Guerreiro, qui fait le déplacement une fois par an. On a du plaisir à se retrouver, raconter des anecdotes, regarder des photos… Ils sont restés dans la complicité. C'étaient des personnes de confiance auprès de qui on pouvait se réfugier. Ils étaient là sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils ont donné de leur personne pour l'AJA et ont eux aussi marqué ces générations." Même plus de quarante ans plus tard. ⬢ S. Bo., P.-A. C.

Le couple ne va plus au stade voir les matches de l'AJA mais a gardé le contact avec ses ex-pensionnaires.

Autoportrait

WILFRIED NANCY

"IL Y A UN MAL-ÊTRE, IL Y A UN PROBLÈME"

Le Français Wilfried Nancy, premier entraîneur noir à remporter la MLS avec le Crew de Columbus, déplore le manque de diversité sur les bancs, notamment européens. Cet ancien adjoint de Thierry Henry et de Rémi Garde, méconnu en France, nous raconte son parcours.

Par
Nabil Djellit

Photos
Pascal Perich/L'Équipe

Autoportrait

Wilfried Nancy a pu compter sur l'apport du Colombien Cucho Hernandez (21 buts dont 5 lors des play-offs) pour décrocher le titre.

L'ex-adjoint de Thierry Henry et Rémi Garde a vite suscité l'adhésion des supporters du Crew de Columbus, qui lui ont dédié un tifo.

Ma carrière de joueur
"J'ai une âme de voyageur"

"Je suis né au Havre *(en 1977)*. Pourquoi ? Mon père travaillait dans la marine. Mon papa est guadeloupéen. Ma mère est métissée sénégalaise-capverdienne. J'ai une âme de voyageur, je suis passé de port en port jusqu'à Toulon. C'est là que tout a commencé au niveau du foot. Je suis allé au centre de formation puis j'ai fait mes premiers matches en professionnel, je devais avoir 17-18 ans, c'était en Deuxième Division. Mon coach était François Bracci, ancien capitaine de l'OM *(décédé le 28 décembre 2023)*. Sur le terrain, Stéphane Demol *(ancien défenseur international belge, 38 sélections)* commençait à se faire vieux, il m'appelait le minot, il me disait que j'allais finir par jouer à sa place… Et puis, il y a eu malheureusement des soucis financiers et sportifs. J'ai fait ma carrière en National, CFA *(le N2 actuel)* et CFA2 *(N3)*. J'ai joué défenseur central, toute ma vision s'est construite en partie grâce à cette position sur le terrain. J'étais davantage libéro, mais, à mon époque, on recherchait plus les stoppeurs. J'aurais fait une meilleure carrière dans le football d'aujourd'hui. J'ai fini à Orléans en CFA *(de 2003 à 2005)*. J'ai eu des opportunités dans le sud de la France mais je savais au fond de moi que j'allais partir à l'étranger. Ma famille vit dans le monde entier."

Mes débuts d'entraîneur
"Montréal a été mon laboratoire"

"En 2005, j'avais envie d'entraîner… J'ai ressenti ça très tôt. J'ai su très rapidement, aux alentours de 24-25 piges, que je n'allais pas aller plus haut. Et en même temps, le football demeurait ma passion. J'ai commencé à m'intéresser un peu plus au boulot de mes entraîneurs, j'étais attentif aux séances d'entraînement, presque comme dans un stage d'observation. C'est ce qui m'a poussé à commencer à passer mes diplômes. Je crois que j'avais 25 ou 26 ans. Bref, j'étais jeune. J'ai pensé aux USA, où ma mère vit depuis trente ans, mais c'était compliqué pour les papiers. On m'a dit qu'il y avait quelque chose à faire à Montréal. J'ai tenté le coup, et j'ai vite compris que j'allais rester dans ce pays. J'ai débuté comme coach dans un sport-études : la rive gauche. J'ai eu des résultats, et les sollicitations se sont enchaînées. J'ai entraîné des équipes provinciales du Québec pendant quatre années. Et en 2010, avec Philippe Eullaffroy, j'ai aidé à mettre en place l'Académie de Montréal. Je ne voulais pas de l'équipe réserve. Je voulais connaître toutes les catégories. Savoir comment faire passer des messages à des joueurs de différents âges. Je suis resté à peu près six ans à l'Académie. Je suis entraîneur mais avec un vécu de formateur. J'ai tout expérimenté dans cette entité. Je me suis éclaté. Ça a été mon laboratoire avant de rejoindre le staff de l'Impact Montréal *(devenu le CF Montréal)* à partir de 2015. Je suis très content d'avoir eu ce parcours-là parce que j'ai pu me forger ma vision, j'ai pu mettre en place mes idées."

"Je voulais connaître toutes les catégories. Savoir comment faire passer des messages à des joueurs de tous âges"

Drew Horton/Columbus Crew - Jodi Miller

Le natif du Havre s'octroie un moment de détente au centre d'entraînement du club, dans l'Ohio.

Wilfried Nancy
46 ans. Né le 9 avril 1977 au Havre. 1,85 m. Entraîneur.

Parcours d'entraîneur
CF Montréal (mars 2021-décembre 2022), Crew de Columbus (depuis décembre 2022)

Palmarès
MLS 2023.

Mon histoire avec Thierry Henry

"La bulle Covid nous a rapprochés"

"J'ai connu Thierry Henry quand lui jouait à Monaco et moi à Toulon. On s'est affrontés en Coupe Gambardella. On s'est retrouvés à Montréal, j'étais déjà sur place. Et il m'a proposé de rejoindre son staff à l'Impact *(de 2019 à 2021)*, j'ai tout de suite accepté. Pareil avec Rémi Garde *(entre 2017 et 2019 après avoir été l'adjoint de Mauro Biello depuis janvier 2016)*. J'ai passé des moments magiques avec eux, on est toujours en contact. Ils sont arrivés d'Europe. En général, quand on arrive de cette zone géographique, on se la raconte toujours un peu. Et on se dit qu'on connaît tout sur le foot. Eux sont arrivés avec beaucoup d'humilité. Rémi Garde, c'est quelqu'un que j'apprécie énormément parce qu'on a des similitudes en tant que personne. Dans son travail, il est très minutieux. Ce que j'ai appris avec lui, c'est la précision dans les détails, il est très bon dans le management et cohérent dans son approche. J'ai adoré ça. Quant à Thierry Henry, j'ai compris pourquoi il a été un athlète de haut niveau et une star mondiale. C'est quelqu'un de passionné. On est tous les deux comme ça. On avait des débats à chaque fois. On pouvait passer des heures sur l'approche au niveau du jeu. On est restés pendant trois mois dans une bulle en raison du Covid et ça nous a rapprochés. C'est quelqu'un d'extraordinaire. J'ai passé de magnifiques moments avec lui. J'ai bien ouvert mes yeux pour apprendre de tout le monde, notamment de Rémi Garde et de Thierry Henry. J'étais mûr quand on m'a proposé le poste de coach principal à Montréal *(en 2021)*. Je ne savais pas si j'allais avoir des résultats, mais j'étais prêt à prendre l'équipe et à écrire mon histoire."

"J'ai bien ouvert mes yeux pour apprendre de tout le monde, notamment de Rémi Garde et de Thierry Henry"

Ma vision du management

"L'ego, j'adore. Les meilleurs ont besoin de ce trait de caractère"

"Mon métier est de sortir la personne de sa zone de confort pour en faire un meilleur joueur. Et c'est pour ça qu'on en revient à l'ego. L'ego, j'adore. Les meilleurs joueurs ont besoin d'avoir ce trait de caractère. Mais comment jouer avec cet ego-là pour évoluer avec son partenaire, et non pas contre son partenaire. J'ai réalisé un travail sur moi-même avec des techniques de développement personnel, il y a dix ans. Pour mesurer réellement ce qui est important pour moi dans la vie. Ce que j'aime, ce que je n'aime pas. Sur dix principes qui me touchent, j'ai défini quatre valeurs vraiment importantes. Et à l'intérieur de ça, mon idée, c'était de les véhiculer, de les transmettre à mon équipe pour qu'elle se les approprie. Et puis, j'ajoute à cela leurs propres valeurs. Un leader doit mettre une structure en place pour que ses employés soient capables de s'exprimer et de s'approprier sa vision. À la fin de la journée, ce que je recherche, c'est de faire grandir, d'améliorer le joueur et d'améliorer la personne." •••

••• Mes principes de jeu

"Je veux créer des situations chaotiques pour l'adversaire"

"J'ai deux enfants. Et quand je pose mon ballon dans le jardin, ils vont vers le ballon. Je veux toujours avoir la balle... Le système donne une référence, en tout cas une référence sur l'aspect défensif. L'animation offensive, c'est autre chose, ce sont plutôt des courses. L'idée est d'attirer pour prendre de la vitesse, créer un temps d'avance et le garder. Comment faire ? Il faut des concepts clairs et précis pour que les joueurs aient une structure. Et des interactions sur le terrain. Le football, c'est une relation interpersonnelle sur le terrain avec un jeu de position.

Je veux créer des situations chaotiques pour l'adversaire. Donc, en résumé, créer de l'incertitude chez lui. Et de la certitude pour mon équipe quand elle attaque. Quand le rapport de force est défavorable, l'idée, dans un premier temps, est de défendre la ligne du milieu de terrain. Ça veut dire qu'on essaie toujours de défendre en avançant. On attaque les petits espaces et on défend les grands. Dans un deuxième temps, on défend notre surface de réparation. Et dans un troisième temps, on défend le but. Comme je le dis souvent, je ne sauve pas des vies, je fais un métier pour ressentir des émotions et en donner. Mon football est basé sur ça."

Ma Major League Soccer

"Si le Championnat était nul, je vous dirais que ce n'est pas terrible"

"En novembre 2022, Columbus m'a contacté *(il en devient l'entraîneur un mois plus tard)*. C'est un club extraordinaire. Au niveau des installations, on n'a rien à envier à l'Europe. L'évolution tactique de la Major League Soccer, depuis cinq, six ans, est vraiment notable. Je m'éclate. Il y a beau-

"Je fais ce métier d'entraîneur pour ressentir des émotions et en donner. Mon football est basé sur ça"

Wilfried Nancy, tourné vers le football offensif, savoure la qualification contre Atlanta United (4-2 en match d'appui du 1er tour des play-offs).

Drew Horton/Columbus Crew

coup de styles de jeu différents dans les franchises. Par exemple, les Red Bulls de New York font beaucoup de pressing et contre-pressing. Il y a aussi l'équipe de New York City qui est liée à Manchester City *(les deux clubs font partie du City Football Group)*. Avant, oui, il y avait beaucoup de vieux joueurs qui venaient ici en préretraite. Il y a Lionel Messi en fin de carrière *(l'octuple Ballon d'Or âgé de 36 ans arrivé à l'Inter Miami en juillet dernier)* mais c'est avant tout un formidable catalyseur marketing pour la MLS dans le monde.

Ça fait cinq, six ans que les Américains ont pris une tournure totalement différente. Il y a beaucoup de scouts qui viennent pour récupérer des joueurs ici. Le rapport qualité-prix est super intéressant pour eux. Je vous le dis en toute sincérité : si c'était nul, je vous dirais que ce n'est pas terrible. Mais ce n'est pas le cas. Je prends beaucoup, beaucoup de plaisir lors des matches. Quand les gens vont venir ici pour la Coupe du monde en 2026 *(organisée par les États-Unis, le Canada et le Mexique)*, ils vont prendre une claque…"

"Je suis fier d'être le premier Noir à remporter la MLS, mais dans le même temps, je suis triste"

Mon titre de champion

"Ce n'est pas normal d'avoir très peu d'entraîneurs de couleur"

"Maintenant que je vis aux États-Unis, c'est plus facile pour moi de parler de ma couleur de peau. Effectivement, je suis le premier entraîneur noir à gagner un titre en MLS. Ici, ça a fait le buzz. Tout le monde est fier de ça. Aux États-Unis, c'est quelque chose de très important. Ils veulent faire changer les choses. Il y a eu des lois ces dernières années, notamment la « Rooney Rule » *(en NFL)*, obligeant les médias à donner la parole aux minorités chez les candidats à un poste d'entraîneur. Ils ont pris conscience de ça. Maintenant, ça reste insuffisant. Depuis des années, j'en parle avec Thierry Henry. Je suis fier d'être le premier Noir, mais, dans le même temps, je suis triste. Aujourd'hui, on est en 2024 et ça ne devrait plus être un sujet. Les compétences, ça n'a rien à voir avec la couleur de la peau. Malheureusement cette situation, je l'ai vécue, je l'ai ressentie. C'est une réalité. J'ai dû être beaucoup plus patient que d'autres. Pourtant, j'ai des capacités. On me disait toujours que j'étais prédestiné à être un bon entraîneur. Ce n'est pas moi qui le disais. Je parlais aussi de ce sujet avec Patrick Vieira à l'époque, quand il était en MLS *(entraîneur de New York City entre 2016 et 2018)*. Ce n'est pas normal d'avoir très peu d'entraîneurs de couleur. Il y a un mal-être. Il y a un problème. Il y a un déficit de représentativité, surtout quand on voit la sociologie des vestiaires en Europe, en Angleterre ou en France. Est-ce parce qu'au niveau des grandes instances, on ne prend pas assez conscience de ça ? Ou est-ce parce que certains ont du mal à assumer cette responsabilité d'engager des personnes de diverses origines ? Je n'en ai aucune idée."

● N. Dj.

Entre pics d'adrénaline et pression mentale constante, trouver le sommeil s'avère parfois un véritable combat que certains joueurs tentent de gagner par des solutions plus ou moins naturelles. Plongée dans les nuits tourmentées des insomniaques du ballon rond.

Par
Vincent Marcelin

Illustrations
Laura Acquaviva

SOMMEIL, LE MATCH QU'ON NE VOIT PAS

"Après un match, ce qui se passe dans la tête, c'est hyperviolent. Moi, je trouvais très rarement le sommeil avant 5 heures du matin." Voilà comment Jérôme Alonzo décrit les difficultés à s'endormir quand on est footballeur de haut niveau. L'ancien gardien de l'Olympique de Marseille et du Paris-SG se souvient avoir lutté pendant toute sa carrière pour trouver le sommeil dans la foulée d'une rencontre. Un cas loin d'être isolé parmi les professionnels.

"Je dirais que 90 % des joueurs ont déjà eu des difficultés à dormir de manière relativement régulière", estime James Wilson, un expert du sommeil basé en Angleterre, qui a notamment collaboré avec le staff médical de West Ham. "La nuit qui suit un match est probablement le plus gros problème, poursuit-il. De retour à l'hôtel ou à la maison, les joueurs essaient de s'endormir, mais leur corps n'est pas prêt à cela." "Je ne connais pas un seul footballeur professionnel qui, après un match, va s'endormir comme un bébé, c'est impossible", confirme François Pietra, médecin en charge de l'équipe du Racing Club de Strasbourg. En 2015, une étude de la FIFPRO, le syndicat des joueurs, a démontré que 23 % d'entre eux et 28 % des anciens souffraient de troubles du sommeil.

Adrénaline, pilules de caféine et horaires tardifs

Les explications de ces troubles sont nombreuses, selon Anna West, experte du sommeil qui a travaillé pour Brentford, Arsenal et la Fédération allemande. "Les joueurs sont souvent sous l'effet de l'adrénaline, beaucoup d'entre eux prennent des pilules de caféine avant d'aller sur le terrain, explique-t-elle. Ils jouent la plupart du temps le soir à des horaires où le corps doit habituellement ralentir, et sont aussi exposés à une forte lumière." Et de conclure : "Globalement, tout ce que les joueurs font dans le football va à l'encontre de ce que le corps est censé faire pour s'endormir en temps normal."

Un problème encore accentué par les longs déplacements en avion pour les clubs disputant des compétitions internationales. "Si vous jouez, par exemple, en Europe de l'Est, il se peut que vous finissiez très, très tard dans la nuit du jeudi au vendredi et que vous ayez un match programmé le dimanche, donc les joueurs devront s'entraîner dès le lendemain", indique James Wilson, qui a accompagné les Hammers, récents vainqueurs de la Ligue Europa Conférence contre le club italien de la Fiorentina (2-1). S'endormir loin du foyer familial n'est pas non plus chose facile, puisque l'expert estime à environ trois jours la durée nécessaire pour s'adapter à un nouvel environnement.

Surexposition aux écrans

La qualité du sommeil peut également être altérée par l'usage répété des écrans. Le médecin Pierre Broussin l'a notamment constaté en travaillant pour plusieurs grands clubs français. "Les joueurs se déplacent en avion lors des trajets pour les rencontres à l'extérieur. Lors du voyage retour, ils sont souvent allongés dans leurs sièges devant les écrans, ce qui maintient alors une certaine excitation", analyse le praticien. Ce temps de repos avant de regagner leur domicile diminue "la pression du sommeil", c'est-à-dire leur capacité à s'endormir rapidement, jusqu'à causer parfois des nuits blanches chez certains sujets.

"J'ai trois-quatre matches cauchemars et, trente ans après, ils m'empêchent toujours de dormir" Jérôme Alonzo, ancien gardien

Résultat : la plupart des joueurs observés par Pierre Broussin se retrouvent en dette de sommeil. "Ils devraient dormir huit ou neuf heures, mais ils dorment en moyenne moins de sept heures par nuit", détaille le médecin. Or, selon une étude américaine de 2017, une nuit de moins de huit heures multiplie quasiment par deux le risque de blessure. De quoi mieux comprendre la déclaration de Kylian Mbappé, invitant ses coéquipiers du Paris-Saint-Germain à "bien manger, bien dormir" à l'issue du huitième de finale aller de Ligue des champions contre le Bayern Munich (0-1) la saison dernière.

Pression et excitation

Les troubles du sommeil sont également liés à la pression des grands rendez-vous. Souleymane Diawara, par ailleurs un habitué de la fête et des nuits blanches, en a fait l'expérience avant sa première finale de Coupe de la Ligue avec Sochaux contre Nantes en 2004 (1-1, 5-4 aux t.a.b.). "La veille de la finale, je n'ai pas dormi. Le fait de jouer au Stade de France devant 80 000 personnes, alors que l'année précédente je jouais au Havre… J'avais cette pression que je n'avais jamais connue avant." Après une première mi-temps "ratée", selon ses dires, l'international sénégalais s'en sortira malgré tout avec un trophée et un tir au but réussi.

L'actuel capitaine des Girondins de Bordeaux (Ligue 2), Yoann Barbet, se souvient également d'une forte insomnie la veille d'un match de Coupe d'Angleterre contre Chelsea lorsqu'il évoluait à Brentford (Championship à l'époque). "Je me suis réveillé plusieurs fois pendant la nuit à cause de l'excitation. Et je l'ai ressenti directement pendant le match : j'ai été pris de crampes à la 50e minute, quelque chose qui ne m'était jamais arrivé", affirme le défenseur central.

Après le match, c'est en cas de mauvaise performance que les insomnies sont les plus fréquentes. "Si un match se passe mal, tu ne dors pas. Toute la nuit, tu te poses des questions, tu te demandes comment tu vas appréhender l'entraînement le lendemain, si tu n'as pas perdu ta place…", témoigne Léandre Griffit, ancien milieu de Southampton qui a fait ses premiers pas en Premier League à seulement 19 ans en 2003. "Un match peut avoir tellement d'impact sur ta carrière. Si on te donne ta chance et que tu la loupes, il peut y avoir de grosses conséquences. Le corps est fatigué, mais l'esprit pas trop."

"Les défaites te bouffent, confirme Jérôme Alonzo. Depuis longtemps, on sait très bien qu'une défaite fait plus de mal qu'une victoire ne fait de bien. Tu ressasses l'arrêt que tu n'as pas fait, le penalty qu'on a raté…" À 51 ans, l'ancien gardien de but confie être encore hanté la nuit par le souvenir de certaines rencontres : "J'ai •••

••• trois ou quatre matches cauchemars et, si mon cerveau va dessus à minuit, je suis mort jusqu'à 4 heures du matin. Il se peut que je me rejoue le match de la première à la dernière minute. Trente ans après, ces matches m'empêchent toujours de dormir."

Il cite en exemple une demi-finale de Coupe de France avec l'Olympique de Marseille (alors en D2) perdue contre Auxerre (1-1, 1-3 aux t.a.b.). "On fait une séance catastrophique. On peut gagner 4-0, et c'est l'année *(1996)* où Nîmes arrive en finale donc, ensuite, c'était très jouable. Et je me pose toujours la même question : est-ce qu'ils peuvent décemment faire venir un autre gardien *(Andreas Köpke)* la saison suivante si, à 23 ans, je gagne la Coupe de France avec Marseille ?" Autant dire que pour nombre de joueurs, certaines rencontres se poursuivent longtemps après le coup de sifflet final.

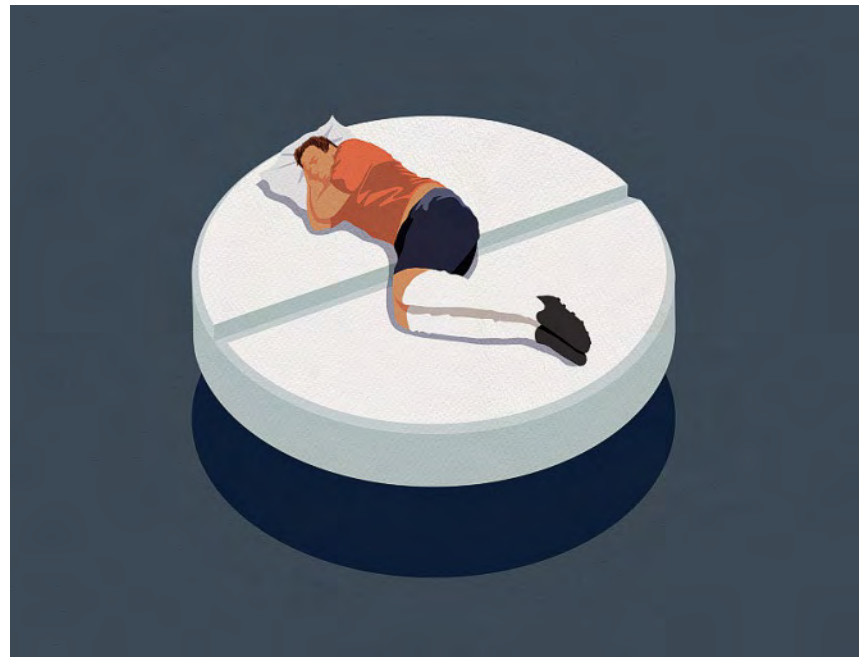
Séries télé, barres chocolatées, cuites et somnifères

À chacun ses astuces pour s'apaiser. "Moi je regardais toujours la série *Friends,* sourit Léandre Griffit. J'ai dû la regarder quinze fois, ça me permettait de m'évader." Pour Jérôme Alonzo, c'étaient des barres chocolatées en pleine nuit, à côté d'un compagnon de chambre paisiblement endormi. D'autres optent pour les sorties nocturnes. "Vahid Halilhodzic nous disait toujours : « Allez prendre gasoil après les matches »", s'amuse Jérôme Alonzo. Adjoint de Laurent Blanc à Bordeaux, Jean-Louis Gasset, anecdote connue, avait également conseillé à Souleymane Diawara de sortir au moins une fois par semaine pendant une période difficile. "Quand tu bois, t'es un peu K.-O., donc tu dors un peu plus facilement", assure l'ancien international sénégalais. Une méthode peu efficace et dangereuse sur la durée.

En cas d'insomnie chronique, certains joueurs s'en remettent à des solutions médicamenteuses. Là non plus, pas une panacée. Souleymane Diawara dit s'être déjà fait prescrire du Lexomil par les médecins du Havre et de Sochaux pour mieux dormir après les matches. "Mais je ne voulais pas m'habituer à ce type de médicaments et ça n'a pas marché, donc j'ai fini par arrêter", confie-t-il. Le Lexomil est un médicament de la famille des benzodiazépines, utilisé dans le traitement de l'anxiété. "Les benzodiazépines ont un effet relaxant mais ne sont pas sans risque, alerte François Duforez, médecin du sommeil qui a notamment accompagné les joueurs de l'AS Monaco. Il y a une dépendance chimique qui fait que, quand on arrête les médicaments, cela cause des rebonds d'anxiété, des rebonds d'insomnie. Ce ne sont pas des médicaments à préconiser pour les sportifs."

Après des insomnies récurrentes, Jérôme Alonzo confie également avoir pris un décontractant musculaire très puissant de la famille des benzodiazépines, le Myolastan : "Les dernières années à Paris, j'avais un petit cachet pour dormir le soir. C'était tellement fort que tu avais interdiction de conduire après. À partir de 2003-2004, après chaque match, je prenais un Myolastan. C'était devenu un rituel : mon kiné montait à 23 heures dans la chambre pour

"Quand on arrête les médicaments, cela cause des rebonds d'anxiété, des rebonds d'insomnie" François Duforez, médecin



me donner mon cachet." Le Myolastan a été interdit à la vente en 2013 par l'Agence nationale du médicament à cause d'une "fréquence élevée d'effets indésirables cutanés", pouvant aller jusqu'au décollement de la peau.

Le cas Dele Alli ou le risque d'addiction

Médecin de l'équipe de France entre 1993 et 2004, Jean-Marcel Ferret a également constaté l'usage régulier de somnifères chez certains internationaux. "Dans un groupe, il y avait toujours deux à trois joueurs qui en prenaient régulièrement, témoigne-t-il. Pas tous les jours, mais après les matches." De quoi tomber dans une forme de dépendance : "Quand des joueurs ont pris l'habitude de ce type de produits, ils éprouvent de la peine à s'en passer." Pierre Broussin confirme : "Dans le milieu du football, des joueurs prennent des somnifères tous les soirs de match."

Le cas le plus médiatisé ces derniers temps est celui de l'un des ex-espoirs du football anglais de la dernière décennie. Et son témoignage a fait l'effet d'une petite bombe outre-Manche. Le 13 juillet dernier, dans une longue interview dans l'émission *The Overlap* sur Sky Sports, Dele Alli (27 ans) confiait à Gary Neville avoir souffert d'une addiction aux somnifères. "Je n'en prenais pas pour dormir, j'en prenais pendant la journée. Je commençais parfois à 11 heures du matin, juste pour m'échapper de la réalité." Revenu à Everton dans la foulée d'un prêt raté à Besiktas, en Turquie, l'international anglais, qui n'a pas disputé un seul match depuis presque un an, a suivi une cure de désintoxication de six semaines pour se départir de cette addiction, après une dépression liée à son histoire familiale.

Pourtant, les somnifères peuvent encore être prescrits de manière généralisée par certains médecins. "Il y a des clubs où le staff dit : « Tout le monde prend des somnifères ce soir », la veille du match et le lendemain du match", témoigne James Wilson. "Il est très facile d'accuser le service médical d'être à l'origine du problème alors que ce n'est pas nécessairement le cas, nuance Anna West. Le plus gros souci est que les somnifères sont largement accessibles, il est assez facile de s'en procurer si on le souhaite vraiment."

Directeur de la performance de l'AS Monaco jusqu'en octobre 2023, James Bunce indique que l'usage de somnifères reste une "solution de dernier recours" qui passe nécessairement par une prescription médicale. Dans le cas de Dele Alli, après les premières ordonnances délivrées par le médecin, c'est par ses propres moyens que le joueur a augmenté sa consommation de somnifères. Si de plus en plus de staffs font appel à des médecins spécialisés, les footballeurs souffrent encore d'un "manque d'éducation" sur la question du sommeil, selon Anna West. Pourtant la nuit peut se révéler être un autre adversaire redoutable pour eux. ⬢ V. M.

CES ASTUCES POUR (ESSAYER DE) DORMIR

Dans une vie de footballeur centrée sur l'impératif de performance, le sommeil demeure une donnée difficile à contrôler. "Dans les clubs, les joueurs ont tout à disposition pour s'améliorer en termes de nutrition et de récupération. Un élément clé qu'ils ne maîtrisent pas encore totalement, c'est le sommeil", explique, par exemple, le médecin expert Pierre Broussin. Si la plupart des encadrements médicaux fournissent chaque matin des questionnaires aux joueurs pour mesurer la qualité de leur sommeil, cette méthode a ses limites. "Je suis sûr que la plupart des joueurs ne donnaient pas leur réel ressenti par peur de ne pas jouer le week-end ou d'avoir un avis négatif", estime Hassoun Camara, ancien défenseur central passé par l'Olympique de Marseille, Bastia et le CF Montréal. Certains staffs misent sur des outils pratiques : les joueurs du FC Barcelone ont, par exemple, porté une bague connectée pour mesurer la qualité de leur sommeil, quand ceux de l'AS Monaco bénéficient d'un large choix de matelas à mémoire de forme parfois transportés en déplacement. Le recours à un médecin du sommeil peut également être une solution efficace. Souffrant d'une "appréhension", l'internationale algérienne Ghoutia Karchouni (28 ans) suit un accompagnement personnalisé auprès du docteur Pierre Broussin. "À force de traîner sur le canapé avant d'aller dormir, les joueurs insomniaques voient parfois le tigre sous le lit", image le docteur. Il a conseillé à la joueuse de limiter le café et les siestes et d'arrêter les coups de téléphone stimulants, avec son agent notamment, après 17 heures pour améliorer son approche du sommeil. Avec des effets probants : "Avant, je dormais parce qu'il le fallait. Aujourd'hui, c'est devenu un moment de détente", se réjouit la milieu de l'Inter Milan. ⬢ V. M.

FICHE DE MATCH AU COUP D'ENVOI

ARGENTINE-FRANCE : 3-3 (4 T.A.B. À 2)
FINALE DE LA COUPE DU MONDE 2022

Lionel Scaloni "AUCUNE ÉQUIPE N'A EU PEUR DE PERDRE"

Le sélectionneur des champions du monde argentins raconte, pour *France Football,* la finale d'anthologie face à l'équipe de France fin 2022, marquée par de spectaculaires rebondissements. Un souvenir heureux pour lui, douloureux pour nous.

Par Florent Torchut, à Majorque (Espagne). Photos Patrick Messina/L'Équipe.

Quatre ans après un huitième de finale d'anthologie, Français et Argentins se retrouvent pour une finale tout aussi mémorable .

Pierre Lahalle/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"JE N'AI PAS PU FINIR MON DISCOURS"

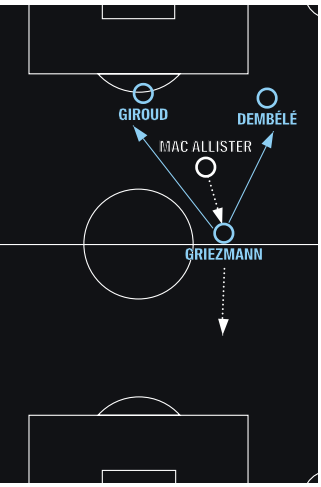
"Nous avons disputé notre demi-finale *(contre la Croatie, 3-0)* un jour avant la France, ce qui nous a permis de bien analyser son match le lendemain face au Maroc *(2-0)*. On a suivi ça depuis notre camp de base. On a jugé que ce n'était pas nécessaire d'aller au stade, car on avait déjà bien préparé un éventuel huitième de finale contre les Français. Et aussi parce qu'aujourd'hui, avec toutes les caméras et la technologie dont on dispose, on voit très bien le jeu à la télé. On a remarqué que *(Kylian)* Mbappé aimait bien traîner devant lorsque la France n'avait pas la balle. Il a hérité de deux ou trois ballons qui lui ont permis de mener des contre-attaques dangereuses. Je me souviens notamment d'une course de soixante mètres sur la gauche où Sofyan Amrabat finit par lui prendre le ballon, après un gros effort. On a donc décidé d'avoir toujours deux joueurs prêts à intervenir sur lui en cas de perte de balle, en l'occurrence Nahuel *(Molina)* et « Rodri » *(Rodrigo De Paul)*.

Notre crainte était qu'il puisse se retrouver en un-contre-un, une situation que la France recherche naturellement. Mbappé nous avait fait très mal comme ça en 2018 *(un penalty provoqué et deux buts lors de la victoire des Bleus, 4-3, en huitièmes du Mondial en Russie)*. Lorsque vous jouez pour l'Argentine, il n'y a pas de match ordinaire. Mais avant de partir pour le stade, je n'ai pas pu finir mon discours, je me suis mis à pleurer en plein milieu… Tout le monde était très ému. Cette finale constituait la fin d'un cycle entamé en 2018 avec ce groupe. Pendant les quelques jours précédant la rencontre, l'une des clés, pour nous le staff, était de ne pas laisser filtrer la moindre information. Ce qui se jouait alors était plutôt d'ordre psychologique. On ne voulait pas que les joueurs cogitent trop. Jusqu'à l'avant-dernier jour, on n'a pas travaillé l'aspect tactique. L'avant-veille, on a travaillé le jeu sans ballon, en imaginant comment on allait défendre face à cette équipe de France, et la veille, la manière dont nous allions attaquer. Sans dire aux joueurs qui allaient jouer, jusqu'à une heure et demie avant le coup d'envoi."

Molina et De Paul sont chargés de cerner Mbappé et d'éviter qu'il ne se retrouve en situation de un-contre-un. Si l'arrière droit argentin monte ("ce qui ne lui était pas interdit", précise Scaloni), Enzo Fernandez vient apporter son soutien à De Paul.

LE PLAN DE JEU
"SEUL PENDANT L'ÉCHAUFFEMENT, ON SE MET À COGITER"

"Certains médias ont raconté qu'on allait peut-être aligner cinq défenseurs, en incluant Lisandro Martinez, mais j'ai toujours su qu'on jouerait cette finale à quatre derrière, que c'était la formation défensive la plus adaptée pour affronter cette équipe de France. On a en revanche hésité à jouer avec trois ou quatre milieux. On a choisi la première option, avec la possibilité d'inclure Angel •••



Craignant l'influence de Griezmann dans l'entrejeu ("un joueur clé pour la France, dans une position un peu étrange, entre le milieu et l'attaque", juge Scaloni), le sélectionneur argentin demande à Mac Allister de ne pas le lâcher, même si celui-ci décroche ou que le jeu se passe du côté opposé, afin de couper sa connexion avec les attaquants tricolores.

••• *(Di Maria)* comme ailier. Dans ce cas de figure, on a tout de suite pensé qu'il fallait l'aligner à gauche. Ce dont personne ne se doutait. Tout le monde pensait qu'il évoluerait à droite, même quelques minutes avant le coup d'envoi. C'était clair pour nous que ça pouvait être SON match. *(Il insiste.)* Quant à Leo *(Messi),* je n'ai donné aucune indication particulière. Il disposait d'une liberté totale.

Dans le vestiaire, on entre dans une phase de concentration maximale. J'essaie de donner à mes joueurs des indications claires et concises, puis on découvre le onze adverse. On savait que certains joueurs français avaient été affectés par un virus, mais c'était bien la formation à laquelle on s'attendait. On a surtout insisté sur l'aspect défensif, sur les tâches de chacun, car ce groupe joue si bien qu'on n'a pas vraiment besoin de lui donner d'indications lorsqu'on a la balle. Après, je me suis retrouvé seul pendant vingt, vingt-cinq minutes lors de l'échauffement, dirigé par mes adjoints. C'est un moment très difficile, que j'aimerais supprimer si je le pouvais, car là tu te mets à cogiter, à penser à un aspect que tu aurais pu oublier, à des choses négatives qui pourraient arriver durant le match…"

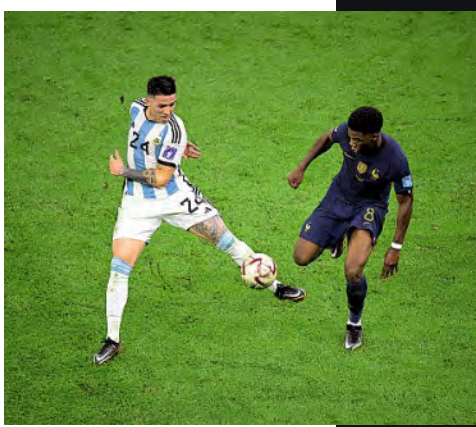
LA PREMIÈRE PÉRIODE
"DI MARIA, UN DES JOUEURS LES PLUS IMPRÉVISIBLES EN UN-CONTRE-UN"

"On dit souvent qu'une finale, ça se gagne. Mais nous, nous voulions prendre le jeu à notre compte. La France avait de quoi nous faire souffrir dans plusieurs domaines. J'ai dit aux gars de jouer comme ils le faisaient dans leur quartier lorsqu'ils étaient enfants. On est donc entrés dans le match en étant déterminés, avec l'envie de jouer, sans que l'enjeu ne nous pèse. Après deux, trois minutes, on a pris le contrôle du ballon. Malgré tout, on savait que ce n'était pas un problème pour la France, que cette équipe y était habituée. On n'a donc jamais sous-estimé les Français, même lorsque nous menions 2-0.

Notre plan d'attaque a fonctionné comme on l'espérait, avec Angel *(Di Maria)* toujours prêt à recevoir le ballon sur l'aile gauche, même lorsque l'action démarrait à l'opposé. C'est un des joueurs les plus imprévisibles qui soit en un-contre-un, il est impossible pour son adversaire direct de savoir s'il va déborder sur sa gauche ou sur sa droite. Sur le penalty, il parvient à éliminer *(Ousmane)* Dembélé comme ça et le pousse à la faute. C'est une situation que l'on avait imaginée. Notre second but est l'œuvre d'un ensemble de joueurs extraordinaires *(voir schéma page 49)*. L'enchaînement est fantastique. Le mérite revient uniquement aux joueurs."

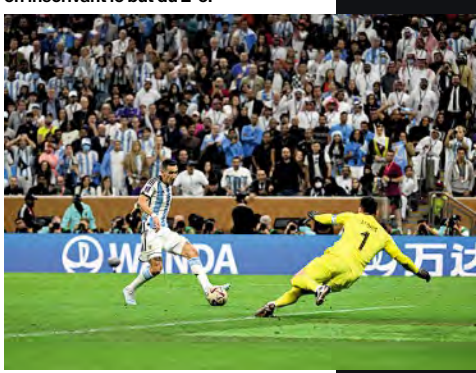
LA MI-TEMPS
"À 2-0, JE N'AI PAS SENTI LES FRANÇAIS DÉSESPÉRÉS"

"Avant tout, on laisse les joueurs récupérer, on leur demande si l'un d'entre eux a le moindre pépin physique, puis il reste deux, trois minutes à peine pour faire quelques réajustements. Mon message était simple : continuer à jouer de la même façon. Je leur ai dit de faire très attention aux pertes de balle et de ne pas être trop confiants. Cela aurait été une énorme erreur de se projeter, de



Pendant quatre-vingts minutes, Aurélien Tchouaméni et les Français ont subi face à Enzo Fernandez et ses coéquipiers.

Aligné sur l'aile gauche plutôt qu'à droite, Angel Di Maria a fait très mal aux Bleus en provoquant un penalty et en inscrivant le but du 2-0.



Face aux difficultés de son équipe, Didier Deschamps a vite réagi en sortant Giroud et Dembélé juste avant la mi-temps.

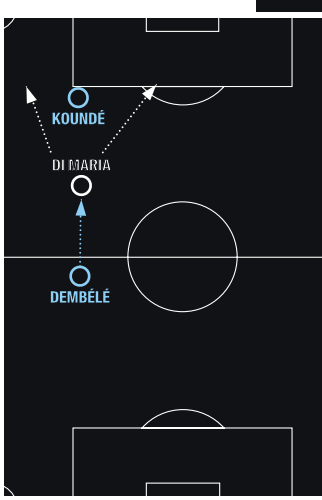
Pierre Lahalle/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe - Nicolas Luttiau/L'Équipe

leur faire miroiter que l'on était à quarante-cinq minutes du bonheur. On était conscients que la France n'avait pas besoin d'avoir beaucoup la balle pour marquer, que cette équipe pouvait être dominée et se retrouver devant le but quelques instants plus tard. Même lorsqu'elle semble endormie, la France a toujours cette faculté à créer le danger en une fraction de seconde. On l'avait vu face au Maroc en demi-finales et lors d'un paquet de matches avant. Les joueurs français sont à l'aise dans cette situation, ne stressent pas et maintiennent ce cap. Lorsqu'on menait 2-0, je ne les ai pas sentis désespérés. Comme s'ils étaient convaincus qu'ils finiraient par avoir une chance de revenir."

LA SECONDE PÉRIODE
"QUE LE FOOTBALL PEUT ÊTRE INJUSTE"

"À l'heure de jeu, j'ai décidé de sortir Angel *(Di Maria)*, même s'il se sentait bien physiquement, car on se doutait que *(Kingsley)* Coman allait entrer de ce côté-là *(71e)*. C'est un joueur vif, qui peut faire mal à n'importe quelle équipe, toujours apte à faire la différence dans le un-contre-un. Après, c'est facile d'analyser ce qui s'est passé avec le journal du lendemain, mais nous avions besoin d'un joueur frais tel que *(Marcos)* Acuna pour bloquer Coman. Aujourd'hui, au-delà du grand match qu'a pu faire Angel, je reste persuadé que ce changement n'a pas eu d'influence sur les buts que nous avons encaissés après. Car les actions décisives de la France se sont déroulées de l'autre côté. Une minute avant le penalty qui permet à la France de revenir à 1-2, on faisait tourner le ballon et le public a commencé à lancer des « Olé, olé ». Je n'aimais pas •••

Sur l'aile gauche, Di Maria est dispensé des tâches défensives ("on ne voulait pas qu'il perde de l'énergie là-dedans"). Il doit rester positionné haut pour embêter Koundé – qui n'est pas un latéral de métier – et obliger Dembélé à défendre. C'est lui qui obtient le penalty (faute de Dembélé à la 23e minute) et marque le second but argentin sur un contre éclair (36e).



Au tableau !

D'une superbe volée, Kylian Mbappé égalise pour la France (2-2). "L'un des plus beaux buts" en finale de Coupe du monde, selon Scaloni.

••• ça, j'avais une sensation étrange... Je crois que c'est Nahuel *(Molina)* qui perd le ballon, celui-ci revient dans notre camp et « Ota » *(Nicolas Otamendi)* se retrouve au duel avec *(Randal)* Kolo Muani. Je l'ai vu venir, je l'ai vu venir... Il s'est passé exactement ce que nous, entraîneurs, on déteste. On passe des heures à analyser, étudier, prévenir nos joueurs, à leur répéter : « Attention, soyez vigilants, ce genre de choses peut arriver... » Et là, en une poignée de secondes, ce n'est plus le même match. Je me suis retourné et j'ai dit à Pablo *(Aimar, son adjoint)* : « Tu vois ce que je t'avais dit, cette équipe n'a pas besoin de grand-chose pour marquer. » Mais que voulez-vous y faire ? Dans ce cas-là, ça ne sert à rien de ressasser, le plus important est de se relever.

Deux à zéro est un résultat trompeur, car il te donne des ailes, tu as la sensation d'avoir fait la différence. Mais l'équipe qui revient à un but reprend espoir, tandis que celle qui gagne se dit : « Putain, j'avais la victoire à portée de main et maintenant tout est remis en cause. » Ensuite, on n'a pas eu le temps de réagir. On savait qu'ils chercheraient à transmettre rapidement à Mbappé à la récupération. C'était bien huilé chez eux. Mbappé s'est appuyé sur *(Marcus)* Thuram et il a marqué un but spectaculaire, l'un des plus beaux en finale de Coupe du monde. Ils n'ont eu besoin que de quatre passes pour conclure. Quel golazo ! Je me suis alors dit : « Que le football peut être injuste ! » À ce moment-là, les Français semblaient avoir plus de chances que nous de gagner, car ils revenaient de nulle part. Quelques minutes auparavant, c'était fou de penser que ce match puisse nous échapper. Mais durant tout le Mondial, malgré les frayeurs, comme celle vécue face aux Pays-Bas *(en quarts, l'Argentine avait mené 2-0 avant de se faire rejoindre et de passer in extremis, 2-2, 4-3 aux t.a.b.)*, mon équipe ne s'est jamais laissée abattre. On n'a jamais cessé de croire en nous, même dans les moments les plus difficiles."

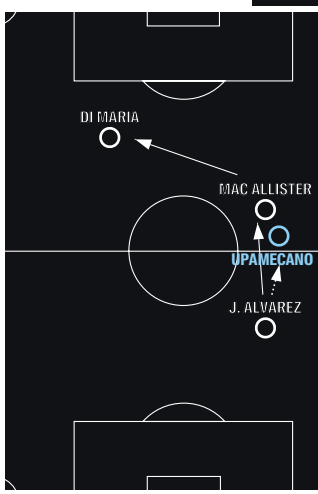
Double buteur en finale, dont ici en prolongation, Lionel Messi a guidé l'Albiceleste vers le sacre mondial.

LA PROLONGATION

"QUAND J'AI REVU L'ACTION DE KOLO MUANI, CELA M'A PARU MIRACULEUX. PAS SUR LE MOMENT"

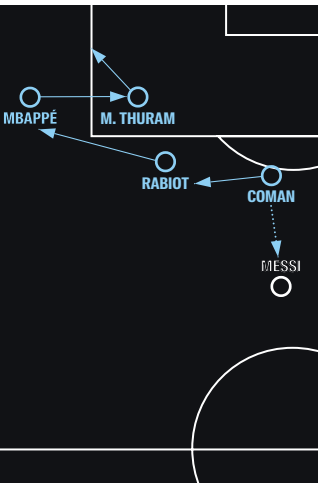
"Le scénario ne nous était pas favorable. Mais on a repris le contrôle du match, notamment avec l'entrée de « Lea » *(Leandro Paredes)* au milieu. On arrivait à enchaîner les phases de possession. En face, les Français avaient l'air un peu émoussés physiquement et on avait la sensation que ça pouvait basculer en notre faveur, qu'on devait prendre des risques pour tenter de reprendre l'avantage. J'ai dit à mes joueurs d'y aller sans crainte, en s'appuyant sur la recette qui nous avait amenés jusque-là, tout en veillant bien sûr aux pertes de balle. Il n'y a pas eu de consignes pour arriver aux tirs au but, du style : « Prenez votre temps sur les fautes ou les corners. » Au contraire, à la mi-temps de la prolongation, c'était : « Il reste quinze minutes à jouer et on va aller chercher cette victoire. » Après le but de Leo *(Messi)*, on lance German *(Pezzella)*, un défenseur *(à la place d'un milieu, Alexis Mac Allister)*, car on voulait éviter de prendre un autre but.

Mais, ironiquement, le ballon lui passe au-dessus sur le corner qui amène le penalty du 3-3 concédé par *(Gonzalo)* Montiel. Ensuite, je fais entrer Paulo *(Dybala)*, qui est un grand tireur de penal- •••



Préféré en pointe à Lautaro Martinez, Julian Alvarez a été précieux pour son jeu avec et sans ballon. Il était notamment chargé de gêner la relance de Tchouaméni. Sur le deuxième but argentin, c'est lui qui vient perturber Upamecano au moment de sa passe. C'est lui aussi, dans la foulée, qui glisse le ballon dans la profondeur pour Mac Allister au bout d'un contre d'une dizaine de secondes à peine, conclu par Di Maria.

Pierre Lahalle/L'Équipe



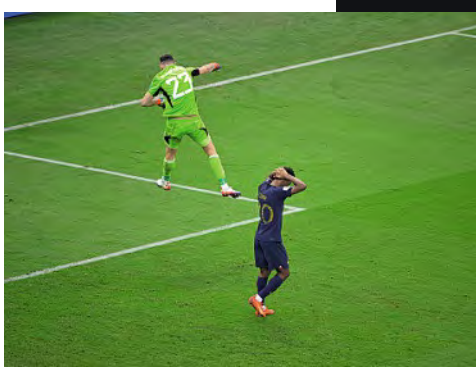
Scaloni craignait l'entrée de Coman pour sa capacité à éliminer. Mais il n'avait pas prévu que le Bavarois s'illustrerait défensivement en piquant le ballon à Messi sur l'égalisation française à 2-2. Une action de toute beauté, conclue par l'inévitable Mbappé.

••• ties, car on sentait que ça allait se jouer aux tirs au but. Sincèrement, je ne me souviens pas bien de l'arrêt de « Dibu » *(Emiliano Martinez)* face à Kolo Muani. Évidemment, j'ai vu ça comme une belle occasion pour la France, mais ça ne m'a pas paru si criant sur le moment. Après, quand je l'ai revu, bien sûr que cela m'a paru miraculeux. Mais pendant le match, je n'ai pas du tout eu ce sentiment. En plus, derrière on a une contre-attaque, sur laquelle Lautaro *(Martinez)* a la possibilité de marquer. Ça, je m'en souviens davantage, car on n'est pas loin de repasser devant."

LES TIRS AU BUT
"ON S'ÉTAIT ENTRAÎNÉS. PERSONNE NE S'EST CACHÉ"

"On s'était entraînés à tirer des penalties les jours précédents, mais ça n'a rien à voir de le faire sur le terrain de l'université du Qatar et lors d'une finale de Coupe du monde. Que ce soit contre les Pays-Bas en quarts ou face à la France, j'avais plus de volontaires qu'il ne le fallait. Sept ou huit joueurs voulaient y aller, personne ne s'est caché et j'en suis fier. Envoyer tirer un joueur qui ne le sent pas, c'est terrible. Par chance, je n'ai pas eu à le faire. Il a juste fallu que l'on détermine l'ordre des tireurs. Gonzalo *(Montiel)* se sentait coupable car il venait de concéder le dernier penalty et il pleurait au coup de sifflet final. Je l'ai alors pris à part et lui ai demandé : « Ça va aller ? Est-ce que tu veux tirer malgré tout ? » Il m'a répondu du tac au tac : « Oui, oui, je tire. » Devant le groupe, je lui ai dit : « Gonzalo, tu vas tirer et tu vas le mettre. » Il était déterminé.

Dans le but, « Dibu » est quelqu'un qui rayonne, qui transmet son optimisme aux autres. Face à la Colombie *(1-1, 3-2 aux t.a.b. en demies de la Copa America 2021)* ou contre les Pays-Bas durant cette compétition, il avait dit qu'il arrêterait deux tirs et il a tenu sa promesse à chaque fois. Dans ces moments-là, on a l'impression qu'il devient plus grand, plus imposant et que le but rétrécit. C'est un énorme plus pour l'équipe, un vrai luxe de l'avoir. Après, il a su ressortir ce qu'il avait appris sur le potrero *(le terrain vague)*, dans son quartier, pour essayer de déconcentrer ses adversaires, tout en respectant les règles. Grâce à lui, nos tireurs ont pu se présenter face au gardien français *(Hugo Lloris)* avec sérénité."



Élément clé du retour de la France dans le temps réglementaire, Kingsley Coman voit son tir au but repoussé par l'extravagant Emiliano Martinez.

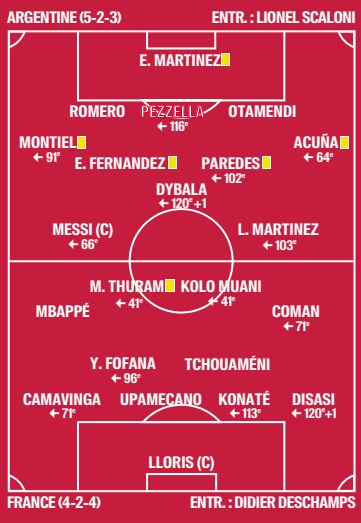
L'IMAGE QUI RESTE
"J'ESPÈRE QUE LES FRANÇAIS NE LE PRENDRONT PAS MAL"

"Après le match, même si je suis resté assis seul sur le banc et qu'on a l'impression que je suis très calme, c'est le moment que j'ai le plus savouré dans ma carrière. Ensuite, lorsque je me suis levé, Leandro *(Paredes)* a couru vers moi et il était en pleurs. C'est là que j'ai craqué moi aussi. Puis j'ai pris ma famille et mon staff dans mes bras. J'ai ressenti une satisfaction absolue, celle d'avoir remporté un titre que seuls quelques entraîneurs ont pu obtenir. Mais c'est difficile à décrire, il faut le vivre pour le comprendre. Je me sens privilégié d'avoir pu vivre ça. Il y a peut-être eu des finales plus belles en termes de jeu, mais en termes de scénario, celle-ci est extraordinaire. Ce qui m'a plu, c'est qu'aucune des deux équipes n'a eu peur de perdre, une crainte pourtant très présente dans le

Sûrs d'eux, presque tous les Argentins ont été volontaires pour prendre part aux tirs au but.

Pierre Lahalle/Nicolas Luttiau/Faugère/L'Équipe

FICHE DE MATCH AU COUP DE SIFFLET FINAL



monde actuel. À partir de la 80e minute, il y a eu de la frustration, de la joie, puis encore de la frustration et une issue heureuse pour nous. Ça m'étonnerait qu'on revoie un jour quelque chose de semblable. J'étais également super content que Leo puisse enfin brandir ce trophée. Il l'a tellement mérité, après s'être tant battu pour ça.

À la fin du match, un supporter argentin est venu sur la pelouse et m'a offert une réplique du maillot que je portais avec l'Argentine lors de la Coupe du monde des moins de 20 ans en 1997 en Malaisie *(remportée par l'Albiceleste)*. En échange, je lui ai donné mon polo de la sélection. C'était spontané et c'est pourquoi je porte ce maillot lors des célébrations. Ce sweat-shirt aux couleurs de la France que j'ai mis pour cette interview ? Je l'ai attrapé en partant de chez moi et sur le chemin ma femme m'a dit : « Tu vas vraiment mettre cette veste ? » J'espère que les Français ne le prendront pas mal, au contraire. J'aime sincèrement votre football ! » **F. To.**

LES STATS

ARGENTINE		FRANCE
54%	POSSESSION	46%
20	TIRS	10
10	TIRS CADRÉS	5
6	CORNERS	5
26	FAUTES COMMISES	19
3,34	EXPECTED GOALS	2,24

LES BUTS

1-0 Messi (23e, s.p.)
2-0 Di Maria (36e, passe de Mac Allister)
2-1 Mbappé (80e, s.p.)
2-2 Mbappé (81e, passe de M. Thuram)
3-2 Messi (108e)
3-3 Mbappé (118e, s.p.)

LES TIRS AU BUT

Réussis : Messi, Dybala, Paredes et Montiel pour l'Argentine ; Mbappé et Kolo Muani pour la France. Manqués : Coman et Tchouaméni pour la France.

Après une défaite en finale en 2014, Lionel Messi peut enfin soulever la coupe du monde, la troisième de l'Argentine.

LE QUIZ DE LIONEL : 2/7

"Combien de finales mondiales s'étaient conclues aux tirs au but avant celle-ci ?
Trois. (**FAUX.** Deux : Brésil-Italie 1994, 0-0, 3-2 aux t.a.b., et France-Italie 2006, 1-1, 3-5 aux t.a.b.) **0/1**

Combien de fois la France et l'Argentine s'étaient affrontées en Coupe du monde ?
Ce match a dû être le troisième, après 1978 et 2018… Je dirais deux. (**FAUX.** 3, la première fois en 1930, victoire de l'Argentine 1-0.) Ça ne compte pas, je n'étais pas né ! *(Rires.)* **0/2**

Combien de temps s'est écoulé entre le premier et le second but de la France ?
À peu près une minute trente. (**VRAI.** 95 secondes exactement.) Vous pouvez me l'accorder ! **1/3**

Citez-nous trois des cinq joueurs argentins avertis face aux Bleus.
Otamendi sur le penalty. Non ? Ah, l'arbitre a fait une erreur alors ! *(Rires)* Romero ? Je donne ma langue au chat. (**FAUX.** Les joueurs avertis : E. Fernandez, Acuna, Paredes, Montiel et E. Martinez.) **1/4**

Combien de matches en Coupe du monde compte Lionel Messi, qui détient désormais le record devant Lothar Matthäus ?
C'est très difficile votre jeu… Je dirais une trentaine. (**FAUX.** Le numéro 10 a participé à 26 rencontres de Coupe du monde entre 2006 et 2022.) **1/5**

Hormis Mbappé, quel autre joueur a inscrit un triplé en finale de Coupe du monde ?
Lors de la précédente finale gagnée par la France ? Ça ne me dit rien. Un Brésilien ? (**FAUX.** Geoffrey Hurst en 1966 face à la RFA, victoire anglaise 4-2 a.p.). Ah oui, le fameux but « fantôme ». **1/6**

Combien de spectateurs ont assisté à cette finale au stade de Lusail à Doha ?
89 000 ! Je me souviens l'avoir vu sur l'écran du stade. (**VRAI.** 88 966 exactement) **2/7** » **F. To.**

SAINT-SÉBASTIEN, PAS SAINT-GERMAIN

Par
Tom Bertin, à Saint-Sébastien

Photos
Sébastien Leban/L'Équipe

ATLAS

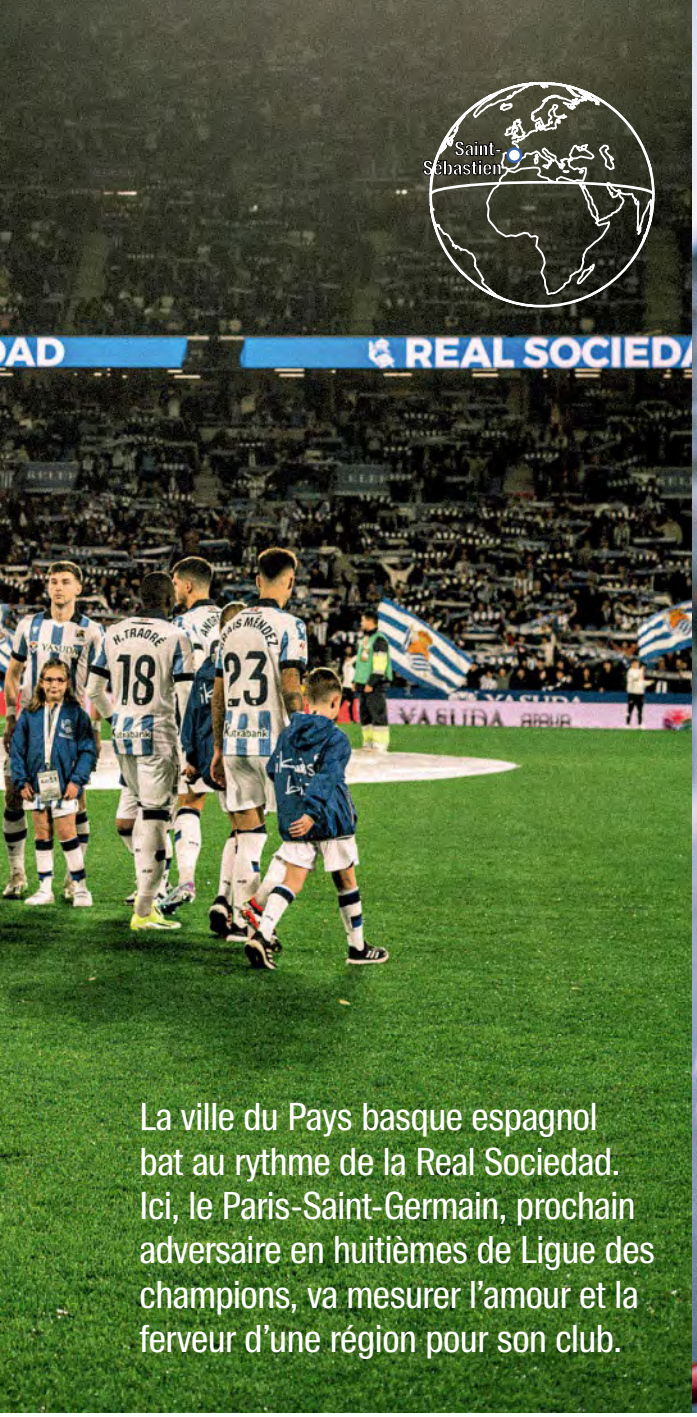
Saint-Sébastien Espagne.
Population 188 743 habitants.
Température moyenne l'hiver 9 °C.
Température moyenne l'été 19 °C.
Ensoleillement 8 heures par jour.
Précipitations 140 jours par an.

La légende raconte que le talent des meilleurs joueurs de Saint-Sébastien se forge sur le sable de la Concha. À la fin des années 1980, cette longue plage du centre-ville, qui relie les monts Urgull et Igeldo, voyait se défier Xabi Alonso et Mikel Arteta, alors jeunes coéquipiers au club du quartier d'Antiguo. Plus récemment, Martin Zubimendi et Alvaro Odriozola, internationaux espagnols et joueurs de la Real Sociedad y ont fait leurs gammes. Cette place incontournable du football local s'érige logiquement comme la première étape de notre séjour dans la capitale du Guipuscoa, l'une des trois provinces au cœur du Pays basque.

À notre arrivée, on aperçoit au loin un terrain tracé à la main dans le sable. En son centre, une dizaine d'enfants s'y affrontent, bravant le vent frais de janvier. Derrière eux, des chiens s'amusent sur la plage et, un peu plus au large, la mer Cantabrique encercle l'île Santa Clara. Un match dans un décor de carte postale.

Foot féminin, foot de plage et foot de rue

Emmitouflée dans sa parka de la Real Sociedad, Aintzane Encinas garde un œil attentif sur ses protégés. "Ils sont en camp de vacances", précise-t-elle en souriant. Je ne le sais pas encore, mais cette animatrice, rencontrée par hasard, est une des figures du foot féminin à Donostia, le nom basque de la ville. Le responsable presse de la Real Sociedad me le confirme : "C'est une de nos



La ville du Pays basque espagnol bat au rythme de la Real Sociedad. Ici, le Paris-Saint-Germain, prochain adversaire en huitièmes de Ligue des champions, va mesurer l'amour et la ferveur d'une région pour son club.

légendes !" Cette petite femme brune a défendu les couleurs de sa ville natale pendant treize ans, jusqu'à sa retraite en 2017. Toute sa carrière, elle a porté le 20, en référence à la Tamborrada, jour de la Saint-Sébastien et fête de la ville (20 janvier). "C'est l'équipe de ma ville, de ma famille. Cet amour pour la Real, je l'aurai à tous les instants de ma vie, peu importe où je me trouve." Pour cette internationale basque aussi, tout a commencé sur ce sable, voilà plus de vingt-cinq ans. "Tous ceux qui ont grandi à Saint-Sébastien ont débuté sur la plage. C'est un foot différent, semblable à celui de la rue. On joue dans la nature, avec nos règles."

Aujourd'hui, en plus de ses camps, elle entraîne l'équipe féminine C de la Real Sociedad. Au Guipuscoa, 20 % des licenciées sont des femmes, contre 7,7 % dans toute l'Espagne. "Depuis une vingtaine d'années, le foot féminin avance vite dans la région. Enfant, j'étais la seule à jouer avec les garçons dans la cour. Aujourd'hui, les petites filles de Donosti osent choisir le foot", se réjouit-elle, avec un sourire indélébile. Elle était là lorsque la Real a lancé sa première équipe féminine, en 2004. Aujourd'hui, la section compte quatre équipes. Et la Coupe d'Espagne 2019 au palmarès.

Surf, paddle et derby basque

Avant d'être une ville de foot, Saint-Sébastien est une ville de sport. Quand ils n'ont pas un ballon dans les pieds, les Donostiens s'adonnent au •••

PRATIQUE

Décalage horaire aucun.
Distance Paris - Saint-Sébastien 750 km.
Vol Paris-Biarritz 1 heure 30.
Prix du billet d'avion 110 à 180 euros l'aller-retour.
Une nuit d'hôtel 70 à 200 euros.
Trajet aéroport - centre-ville 45 minutes en voiture. 8 euros en FlixBus. 120 euros en taxi.
Ticket de transport en commun 1,85 euro (2,50 euros la nuit).

Ville de foot

Si on a pu croiser à Saint-Sébastien un vieux supporter du Barça en exil, Basilio Rubio Gomez (ci-dessus), ses habitants vivent au rythme de la Real Sociedad, le club de la cité, celui de la région aussi. Ici, l'attachement à l'identité basque est fort. Quand ils ne vibrent pas à Anoeta, les Donastiens aiment se balader sur la plage de la Concha, surfer sur celle de la Zurriola ou encore se rendre au mont Igeldo (page de droite).

••• vélo, à la pelote basque, au paddle ou au surf. En plein mois de janvier, je ne m'attendais pas à voir autant de planches affronter les vagues de la Zurriola, plage préférée des surfeurs. Muni de sa combinaison, Pablo s'apprête à se jeter à l'eau. Exilé en Allemagne, ce natif du coin est revenu pour les fêtes. "J'en profite pour retrouver ma planche. L'hiver, c'est encore mieux, c'est moins bondé qu'en été et les vagues sont meilleures." À cette période de l'année, lors des intempéries, "elles peuvent atteindre jusqu'à 30 mètres de haut", lit-on sur le site de l'office de tourisme.

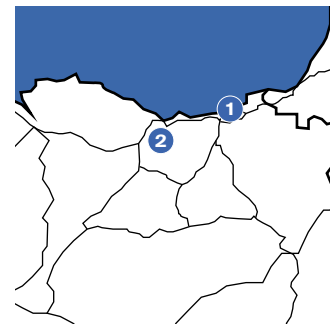
Mais, les locaux sont unanimes, le football reste le sport roi. Pour le constater, il suffit de se balader dans les rues et d'observer. Devant nous, au pied de la cathédrale du Bon-Pasteur, deux ados tentent une "brésilienne", ce jeu consistant à se renvoyer la balle sans qu'elle ne touche le sol. Quelques mètres plus loin, un maillot rayé bleu et blanc se dégage sous la doudoune rose d'une petite fille. Après elle, je n'ai cessé de croiser des passants vêtus aux couleurs de la Real. Des drapeaux du club, accrochés aux fenêtres, flottent. Je l'oubliais presque : c'est jour de match.

Il n'est que midi, en ce mardi 2 janvier. Mais, en période de vacances scolaires, lendemain de nouvel an, le cœur de Donostia commence plus tôt à battre au rythme des Txuri Urdin, les Bleu et Blanc. Tous sont déjà prêts pour le rendez-vous de 19 h 15 au stade Anoeta : un derby basque face à Alavés, club de la ville de Vitoria-Gasteiz, à une centaine de kilomètres au sud-ouest.

Euskara, pintxos et identité

Dans la vieille ville, l'avant-match commence dès le début d'après-midi dans les bars à pintxos, ces tapas basques qui font la renommée gastronomique de Saint-Sébastien. Les supporters des deux équipes voisines y mangent, boivent et chantent côte à côte. En toute fraternité. Lors de son passage à Saint-Sébastien à l'été 1843, l'écrivain français Victor Hugo écrivait : "Dites un mot basque à un montagnard. Avant ce mot, vous étiez à peine un homme pour lui. Ce mot prononcé, vous voilà son frère." Les Basques peuvent être rivaux, mais pas ennemis car ils partagent une identité forte, qui se retrouve à travers leurs noms, leurs traditions et l'euskara. Cette langue traditionnelle, encore parlée par la moitié des Donostiens, est devenue l'étendard de la culture basque.

Dans les ruelles piétonnes de couleur jaune, les locaux se mêlent aux touristes français que l'on entend à chaque coin de cette ville frontalière. Interrompant notre recherche de restaurant, un homme âgé m'interpelle. Mon accent ne l'a pas trompé. Rentrant de son tour quotidien à la bibliothèque, Basilio Rubio Gomez, 92 ans, avait juste envie de parler. Le vent perturbe son appareil auditif ; alors, le Donostien d'adoption monologue. Pendant trente minutes, tout y passe : son ancien



STADES

1. Stade Anoeta (Reale Arena)
1, Anoeta Pasalekua,
20014 Donostia, Gipuzkoa.
Club résident Real Sociedad.
Inauguration 1993
(rénové en 2019).
Capacité 40 000 places.

2. Terrain
José Luis-Orbegozo
(Zubieta Z1) 52, Paseo Arrapide,
20160 Zubieta / San Sebastian
Gipuzkoa.
Clubs résidents
Real Sociedad femmes
et Real Sociedad B.
Inauguration 1981
(rénové en 2004).
Capacité 2 500 places
(agrandissement en projet).

travail, l'histoire du Pays basque, l'ETA (organisation terroriste indépendantiste), sa jeunesse de footballeur à Tolède… Il s'appuie sur mon épaule pour mimer ses dribbles d'antan. Ce passionné ne sort jamais sans son médaillon du FC Barcelone, toujours accroché à sa ceinture. "À chaque défaite du Barça, je me faisais charrier par mes collègues de l'usine, supporters de la Real", se souvient-il.

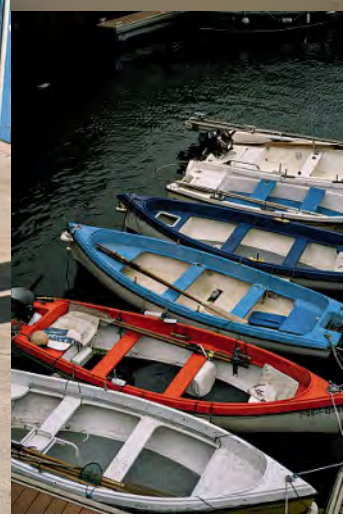
Pris par la faim, on s'extirpe de la conversation, non sans mal. Ici, on déjeune à partir de 14 heures. Les bars à pintxos débordent. Au bar-restaurant *Casa Alcalde,* à deux pas de la magnifique façade de la basilique Santa Maria del Coro, la plupart des clients mangent debout, verre à la main. De gros jambons, pendus, admirent d'en haut le large buffet de spécialités locales, où poissons, charcuteries et brochettes s'entremêlent. Leur qualité et leur variété ont fait de la ville une place forte de la gastronomie internationale. Avec ses seize étoiles Michelin, Saint-Sébastien peut se targuer d'avoir la plus forte densité au monde de restaurants étoilés par habitant, après Kyoto au Japon. "Je ne sais pas comment font les gens d'ici pour ne pas être gros", rigole mon camarade photographe, l'estomac blindé de lamelles de jambon cru.

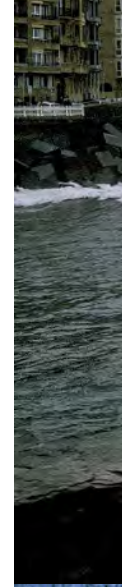
Un peu de folie japonaise

Deux heures avant le match, il est déjà difficile de se frayer un chemin sur la Plaza las Armerias, point de ralliement des supporters au pied du stade, noircie par la foule et la nuit tombante. Pedro Larrocea, socio du club depuis trente ans, nous emmène rejoindre les siens, quelques rues plus loin. Bien qu'il n'ait jamais vraiment bougé de sa ville natale, Pedro est membre de la Pena del Sur, un groupe de supporters venus d'Andalousie. "J'ai rencontré des gens de toute l'Espagne qui sont fans de la Real car eux ou leurs parents viennent d'ici. À force de faire des déplacements en leur compagnie partout en Espagne et en Europe, j'ai fini par les rejoindre. C'est comme une famille maintenant", sourit-il. Son ami Oscar nous offre à boire, en nous vantant les exploits d'Antoine Griezmann lors de son passage à la Real Sociedad de 2009 à 2014. Un "salud" collectif s'élève et on trinque à la santé des Bleu et Blanc, quelques dizaines de minutes avant le coup d'envoi.

En arrivant au stade, l'importante communauté japonaise est visible. Elle s'explique en quatre lettres, floquées sur les maillots : Take, surnom de Takefusa Kubo, star nipponne des Txuri Urdin. "Dès son arrivée, on a commencé à voir des vagues de touristes japonais, qui viennent toujours plus nombreux. C'est la première fois qu'un joueur nous apporte autant de fans étrangers", constate Pedro. À chaque match, des familles font le voyage pour voir le "Messi japonais". "On est venus exprès, de l'autre bout du monde", confirment Yuta et son père, pressant le pas par peur de manquer l'entrée des joueurs sur la pelouse. Ce choc •••

Ville de foot





Une mère donostienne, un père de Paris : Hodei et Neko, deux jumeaux de 7 ans, arborent les couleurs du PSG et de la Real (ci-dessus). Mais pour les huitièmes de Ligue des champions, aucune hésitation. Toute la famille sera derrière les Bleu et Blanc. En attendant cette double confrontation, la vie s'écoule paisiblement pour les surfeurs et les pêcheurs du coin, qui profitent des bienfaits de la mer Cantabrique.

••• entre Basques a attiré 34 000 supporters à la Reale Arena. "Mais le vrai derby, c'est celui face à l'Athletic Bilbao", rappelle Pedro. Chaque année, lors de ce match, l'ambiance d'Anoeta atteint son apogée. Depuis le réaménagement du stade en 2019 qui a rapproché les tribunes du terrain, le public donostien est perçu comme un des plus bruyants d'Espagne.

190 000 habitants, 38 000 socios

Ces socios, qu'Ekain Zubizarreta, sociologue du sport originaire d'un village voisin, positionne comme "historiquement très à gauche, antifa et nationalistes basques", sont 38 000 cette saison, plus 3 000 sur liste d'attente. Un total qui peut impressionner, quand on sait que la ville n'abrite que 190 000 habitants. Jokin Aperribay, président de la Real Sociedad depuis 2008, voit le public s'élargir au fil des années. "On a de plus en plus de supporters qui viennent des villages avoisinants et d'en dehors du Guipuscoa, notamment de la partie française du Pays basque." Parmi eux, Xavier Martinez, abonné depuis cinq ans, habite à Dax. À chaque match à domicile, il prend la route avec son père, originaire d'un village voisin. "À 12-13 ans, j'ai commencé à accrocher avec la Real. C'est une culture footballistique et une ferveur différente de la France, avec une ambiance très familiale, très saine. Comme partout, il y a parfois quelques accrochages, mais ça reste marginal." Sans les

ON MANGE QUOI ? *La gilda, nulle part ailleurs*

1. Pintxos
À manger debout et avec les doigts, dans les recoins de la vieille ville. Il existe des dizaines de ces tapas basques, au jambon comme au poisson, frits ou sur du pain. Le plus connu reste la gilda *(photo)*, une brochette de piments verts au vinaigre, olives et anchois.

2. Morue
Poisson emblématique de la gastronomie basque, la morue se déguste de toutes les façons dans les restaurants de Saint-Sébastien. Au pil pil (dans une sauce à base d'huile d'olive, d'ail et de piment), frite, en beignet, en crème, en omelette, crue…

3. Sagardo
Le Txotx (saison du cidre nouveau) a lieu entre janvier et avril au Pays basque. Pour en profiter, rendez-vous dans une des cidreries de la ville, où le Sagardo (vin de pomme) sera servi avec un menu composé de morue et de txuleta (côte de bœuf à la basque).

3. Tarta de queso
Au menu de presque tous les restaurants de la ville, ce gâteau au fromage a conquis le monde. En 2021, celui du café *La Vina,* situé dans la vieille ville, a été nommé "saveur de l'année" par le *New York Times*.

4. Planche mixte
Quand des tranches d'Ossau-Iraty et d'Idiazabal, fromages basques, se mêlent à de la charcuterie locale comme du jambon cru, du lomo et du chorizo, les papilles explosent. Encore meilleur servi avec un verre de txakoli, vin blanc jeune et fruité.

Tono Balaguer/lunamarina - stock.adobe.com

nommer, le Landais fait référence aux agissements de la RSF Firm. Reconnaissables à leur tenue noire, ces ultras sont mêlés à plusieurs affrontements violents. Le plus récent exemple date du 8 novembre dernier, en marge du match de Ligue des champions face à Benfica (3-1).

Les fusées, l'alerte but pour les marins

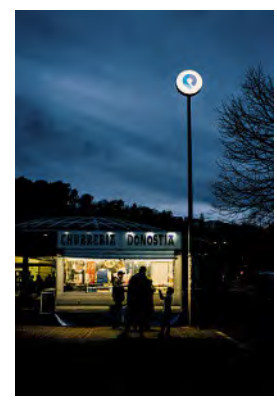
Aujourd'hui, aucune agressivité dans l'air. Le calme règne, sur et en dehors du terrain, jusqu'à la sortie maladroite du gardien donostien Alex Remiro, expulsé à la 36e minute pour une main hors de sa surface. Cette bourde aura eu le mérite de briser l'ennui de ce derby et de me faire sortir la main du paquet de cacahuètes de mon confrère espagnol. Dès cet instant, les chants s'intensifient, comme pour tenter de compenser l'infériorité numérique. Ils n'ont jamais décliné, malgré l'ouverture du score sur penalty d'Alavés (76e).

Virevoltant sur son côté droit, Kubo, le petit dribbleur japonais, n'est pas loin de faire exploser de joie Yuta et ses compatriotes, mais sa frappe s'écrase sur la barre (90e+2). Déception de courte durée car, quatre minutes plus tard, les filets tremblent. J'entends résonner "Lo lo lo lo, lo lo lo, looo-oo" dans le stade, signe que démarre le *Dale Cavese,* emblématique rituel des fans donostiens à chaque but inscrit. Les supporters s'accolent et sautent, dos au terrain. Depuis le haut de la tribune, je vois s'agiter une marée bleue et blanche.

Au même moment, une fusée, lancée sur le port, illumine le ciel de Saint-Sébastien. Depuis 1960, ces feux d'artifice accompagnent chaque match à domicile de la Real Sociedad. Une fusée si les locaux marquent, deux si c'est l'équipe visiteuse. Une "alerte but" grandeur nature pour tous les habitants. "À la base, c'était fait pour que les pêcheurs soient informés du score de la Real, même en mer. Maintenant, il y a la radio et internet, mais la tradition est restée", explique le socio Pedro Larrocea. Depuis leurs bateaux, les marins chantent peut-être à la gloire de Martin Zubimendi, qui a évité la défaite dans les derniers instants. Né à Saint-Sébastien, le milieu fait partie du large vivier du Guipuscoa. Actuellement, vingt-trois joueurs de Liga sont originaires de cette province, qui possède le meilleur taux de footballeurs par habitants en Espagne. La région n'est pas moins bien lotie chez les entraîneurs, qui s'imposent à la tête des clubs professionnels de la région, mais également à l'international, grâce à Xabi Alonso (Leverkusen), Mikel Arteta (Arsenal), Unai Emery (Aston Villa) et Julen Lopetegui (Wolverhampton).

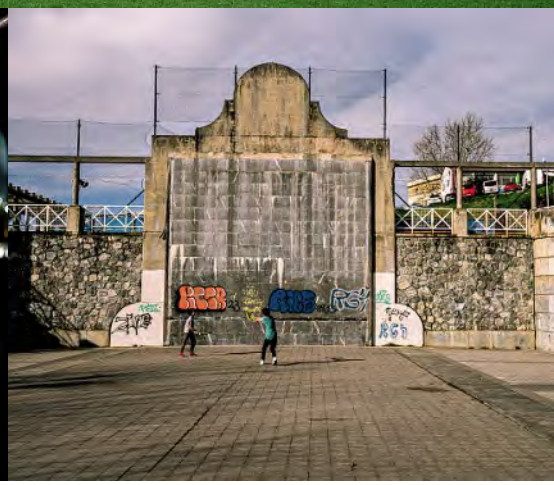
Le Guipuscoa, le réservoir de talents

Fier de ce réservoir de talents, le président Jokin Aperribay, lui aussi natif de la province, place les locaux au cœur du projet de la Real. "Notre académie, constituée à 80 % de joueurs originaires du Guipuscoa, forme environ 60 % de l'effectif •••



Dans la province de Guipuscoa, les femmes représentent 20 % des licenciées, contre 7,7 % dans le reste du pays. Un phénomène dont la Real a pris la mesure en créant sa section féminine en 2004 qui, comme son homologue masculine, détecte, recrute et forme dans le Pays basque. Pour se forger une identité régionale.

Ville de foot



Les joueurs de la Real Sociedad, soutenus par 38 000 socios, font partie de ce décor de carte postale, au même titre que l'ikurrina, le drapeau basque, ou les frontons de pelote.

••• pro. Les locaux ont un poids très important dans le club. Ils portent la responsabilité de transmettre nos valeurs à ceux qui viennent d'ailleurs. Mais, une fois qu'ils portent le maillot, tous sont des joueurs de la Real, de la même manière."

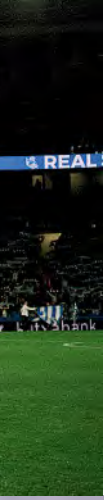
Par leur fidélité, les enfants du pays rendent au club cette confiance. Formés ici, comme Zubimendi, Aritz Elustondo, Ander Barrenetxea et surtout le capitaine Mikel Oyarzabal, pourtant très convoité, n'ont jamais quitté le club. Alberto Gorriz, joueur le plus capé de l'histoire de la Real (599 apparitions entre 1979 et 1993), non plus. Au lendemain du match face à Alavés, l'ex-international espagnol (12 sélections, 1 but) nous accueille avec sa femme dans un hôtel longeant la plage de la Concha. Le serveur, qui l'a reconnu, nous offre l'intimité de la salle du restaurant, qui n'ouvrait que deux heures plus tard. "On dirait que je suis toujours un peu connu", s'amuse-t-il, en me tapotant l'épaule.

Figure de l'âge d'or du club, l'ancien défenseur central a pris sa retraite en même temps que le stade Atxotxa, l'ancienne arène détruite en 1993. Il se souvient d'une "enceinte à l'anglaise où les tribunes collaient le terrain, ce qui donnait une ambiance incroyable". D'une douceur contrastant avec le rugueux défenseur qu'il était, sa voix posée se marie à merveille avec les notes de musique classique qui imprègnent ce lieu chic. "Enfant, jamais je n'aurais pensé pouvoir jouer pour la Real. C'est le rêve de tous les jeunes d'ici. Dès que j'ai réussi, je n'ai jamais pensé à partir." Depuis ses premiers exploits, son épaisse chevelure brune s'est teintée de gris. À 65 ans, celui qui se dit "basque avant d'être espagnol" n'a jamais quitté Irun, sa ville natale, à 20 km à l'est de Saint-Sébastien.

L'âge d'or des années 1980

Sous les couleurs des Txuri Urdin, la légende irunaise a remporté une Coupe en 1987 et une Supercoupe d'Espagne en 1982, mais surtout deux Ligas en 1981 et 1982. Les seules du club fondé en 1909. "C'est là que j'ai réalisé que la Real n'était pas l'équipe de Saint-Sébastien, mais celle d'une province, le Guipuscoa. Dans tous les villages, les gens, enfants comme adultes, nous acclamaient, se souvient-il, les yeux et la voix emplis de nostalgie. On éprouvait un sentiment spécial : celui de se sentir fier d'être basques, de venir de cette petite province et de réussir à gagner le Championnat, devant Madrid et Barcelone. C'était plus qu'un succès sportif, c'était une victoire sociale."

Après cette période faste, le temps fut long : trente-quatre ans sans titre. Seule une remarquable saison 2002-2003, sous la houlette du Français Raynald Denoueix et terminée à la deuxième place, a marqué les esprits. S'en sont suivies des déceptions à la chaîne, avec trois ans en D2 entre 2007 et 2010. Ce, jusqu'au 4 avril 2021, lorsque la Real Sociedad s'impose en finale de Coupe



ON VISITE QUOI ? *Ville, mer et montagne*

1. La vieille ville
Coincées entre le port et le fleuve Urumea, ces ruelles jaunes, construites en 1813, abritent des places mythiques de la ville comme la Plaza de la Constitucion, la sublime devanture de la basilique Santa Maria del Coro, ainsi que d'innombrables bars à pintxos.

2. Le Mont Igeldo
Un funiculaire plus que centenaire emmène les visiteurs au sommet de la baie de la Concha (413 m). En haut, on y trouve un parc d'attractions en pleine nature, avec une vue sublime mêlant ville, mer et montagne. Idéal pour admirer le coucher du soleil.

3. La promenade de la Concha
Au cœur du centre-ville, la promenade longe la Concha *(photo),* plage emblématique. À sillonner à pied ou à vélo, l'allée regorge d'édifices comme les garde-corps de Juan Rafael Alday, le palais Miramar ou la Tour de l'horloge.

4. La plage de la Zurriola
Été comme hiver, de nombreux surfeurs viennent prendre les belles vagues de la Zurriola, plage la plus animée et dynamique de la ville. Ballons, raquettes et planches cohabitent sur ces 800 mètres de sable, quartier général de la jeunesse sportive donostienne.

5. L'Aquarium
À deux pas du port, l'Aquarium accueille plus de 300 000 visiteurs par an. En plus de ses expositions, le musée possède l'un des plus beaux oceanariums d'Europe, où l'on peut, en traversant un tunnel à 360 degrés, contempler requins, raies et diverses espèces de poissons.

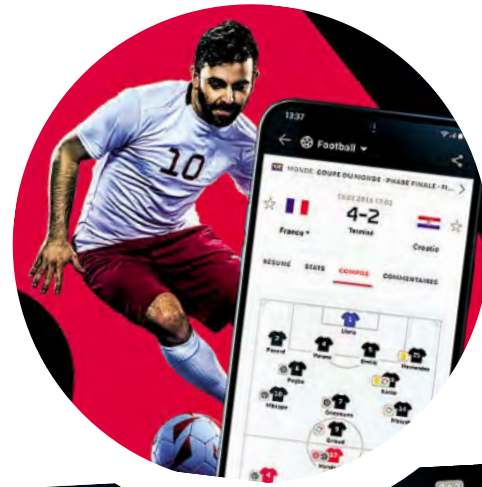
du Roi face à son meilleur ennemi, l'Athletic Bilbao (1-0). Cette victoire reste l'une des plus grandes joies de la vie de supporter de Pedro Larrocea. Et l'une de ses pires frustrations. "C'était pendant le Covid *(le 3 avril 2021),* le match s'est joué à huis clos. On a dû regarder la finale à la télé..."

Battre le Paris-SG et devenir champion

Il a suffi d'un trophée pour que le président Aperribay y prenne goût. "Mon rêve ? Remporter un titre de champion avec la Real Sociedad. C'est très difficile face à Madrid et au Barça, mais je pense que nous pouvons y arriver", confie-t-il. Depuis mi-décembre, une autre compétition hante les pensées des supporters : la Ligue des champions. Pour les troisièmes huitièmes de l'histoire du club (après 1982-1983 et 2003-2004 face à l'OL), la Real est tombée sur un gros morceau : le Paris-SG (aller le 14 février, retour le 5 mars). Pour Alberto Gorriz, demi-finaliste de la C1 en 1983 face à Hambourg (1-1, 1-2), "tout est possible à Anoeta".

Sur un terrain en goudron construit au-dessus d'un fronton de pelote basque, Hodei et Neko jouent le match avant l'heure. Ces faux jumeaux de 7 ans ont une mère donostienne et un père parisien. L'un porte le maillot de la Real, l'autre celui du PSG. Mélange des deux cultures, cette famille a déjà choisi son camp, celui des Txuri Urdin. Victor Hugo l'a expliqué : "Un Basque n'est ni français, ni espagnol. Il est basque et c'est tout." ⬢ T. B.

En moins de deux saisons, Takefusa Kubo, l'international nippon, a été adoubé par les supporters de la Real Sociedad. Les prestations de l'attaquant suscitent un tel intérêt au pays du Soleil-Levant que Saint-Sébastien est même devenue une destination touristique à la mode pour de nombreux Japonais.



FLASHSCORE, BORN TO BE LIVE

De la C1 au National, l'application Flashscore couvre tous les matches. Une omniprésence qui écrase le marché des résultats en direct, avec 100 millions d'utilisateurs par mois. Par Théo Troude

Dans nos bureaux, au soir du 9 décembre 2023, un écran d'ordinateur affiche 20 rencontres du 8e tour de la Coupe de France, dont les scores ne cessent d'évoluer et de clignoter en rouge. De quoi nous poser plusieurs questions en une : comment est-il possible qu'un site puisse pointer instantanément les buteurs de Saint-Priest - Domérat, Dieppe - Ergué-Gabéric ou Revel-Blagnac, alors qu'aucune de ces équipes n'évolue au-dessus du niveau National 3 et qu'aucune de ces rencontres n'est diffusée à la télévision ? La réponse se cache en… République tchèque. Et s'appelle Flashscore, déclinaison française de Livesport. C'est là, au fond d'une zone commerciale en banlieue de Prague, que se niche le leader du marché mondial des résultats en direct. "On compte environ 100 millions d'utilisateurs chaque mois, avec un record de 116 millions en novembre 2022, précise Jan Hortik, le directeur du marketing. La France est l'un des pays les plus importants pour nous, avec environ 6 millions d'utilisateurs mensuels."

Un puissant réseau d'étudiants

Du 7e étage de l'Aspira Business Center, un immeuble de 15 000 m² où réside également Porsche, Martin Hajek et Jiri Mares peuvent contempler le chemin parcouru depuis la fondation de leur entreprise, en 2006. Le petit site web a accouché d'une application mobile devenue capable de suivre des centaines de matches de foot par jour, passant même de 6 à 38 sports traités. Hajek, qui détient 90 % des parts de la société, a grimpé au 28e rang des fortunes tchèques (626 millions d'euros en 2023 selon *Forbes*). Fin 2022, le cocréateur a laissé la main, tout en restant actionnaire majoritaire. Mais le concept, lancé en France en 2007 sous l'identité de FlashResultats, n'a pas changé.

Le premier secret de la plateforme, désormais présente sur tous les continents et dans 13 langues, est une armée de petites mains. "Plus de 600 personnes nous fournissent des données,

60

Ryan Sweeney

EN QUÊTE DE DIVERSITÉ

Simple site de résultats à son origine, Flashscore surfe sur sa popularité pour varier son contenu. Certains matches – les plus attendus – sont agrémentés de directs audios (écoutés par 36 millions d'utilisateurs dans le monde en 2022) réalisés le plus souvent à distance des stades. D'autres sont accompagnés d'une présentation d'avant-match vouée à guider les parieurs dans leurs pronostics, voire d'un résumé vidéo trouvé sur YouTube. La plupart des affiches offrent enfin une sélection d'articles de presse, notamment ceux de lequipe.fr pour les rencontres concernant des clubs ou nations francophones. Cette connaissance du marché et des médias français a été facilitée ces derniers mois par la création de 14 rédactions détachées des résultats en direct : une mondiale, à Prague, et 13 nationales, dont une en France. L'objectif annoncé est de partager rapidement des contenus provenant de différents pays. Flashscore a revendiqué un trafic de près de 13 millions d'utilisateurs pour sa rubrique "actualités" en décembre 2023. Une manière de faire vivre le direct et d'emporter le lecteur vers un contenu plus long, sur la plateforme elle-même ou sur les sites d'autres médias. ⬢

T. T.

dont 300 directement au siège, détaille Pavel Krbec *(photo tout à gauche),* le nouveau PDG. Pour la plupart, ce sont des étudiants." Payés au lance-pierre, entre 4 et 8 euros de l'heure (en fonction de l'expérience), ces jeunes à temps partiel suivent des matches et renseignent ce qu'ils voient dans le logiciel maison, le trésor de famille.

"Notre système de saisie de données permet non seulement d'entrer les buts et les cartons, mais également de décrire rapidement l'action avec des commentaires apparaissant en un clic", détaille Krbec. Bluffant et bien réel : il suffit de sélectionner l'icône "but", "remplacement" ou "faute" pour qu'une phrase soit automatiquement rédigée, choisie parmi des dizaines de textes préparés.

Jusqu'à 30 matches en temps réel par employé

L'efficacité est telle que les employés peuvent couvrir une multitude de rencontres en simultané. Le seul moyen de ne suivre qu'un seul match est de travailler sur une affiche importante avec des commentaires à rédiger soi-même. En revanche, un étudiant pourra scruter quatre parties en même temps s'il s'agit de statistiques à renseigner et de commentaires automatisés – pendant que l'IA accorde (seule) des notes aux joueurs –, et jusqu'à 30 s'il suffit d'indiquer des résultats bruts. Nos fameux matches de Coupe de France ou de National 2 figurent dans cette dernière catégorie.

"Trouver toutes les sources disponibles fait partie du job"
Petr Vavrik, directeur de la communication de Flashscore

Mais comment procéder sans direct télévisé ? "Trouver toutes les sources disponibles fait partie du job, répond Petr Vavrik, le directeur de la communication. Nos administrateurs recherchent tous les canaux officiels, notamment les réseaux sociaux des clubs." Pour faire clair, les étudiants tchèques ont passé leur soirée du 9 décembre à scruter les comptes Facebook et X (ex-Twitter) de Revel, Dieppe ou encore Saint-Priest, à l'affût du moindre but.

Ces informations ont aussitôt fait vibrer les téléphones des supporters via des notifications push. Vecteur de bonnes ou de mauvaises ondes, en fonction de la tournure de la partie, ce système 100 % gratuit possède une contrepartie. Les 122 millions d'euros de chiffre d'affaires réalisés par Livesport en 2022 reposent très largement sur les sites de paris en ligne, dont les publicités jonchent la plateforme. Pour continuer de grandir *(lire l'encadré)*, l'ex-petit poucet entend sortir de cette dépendance. ⬢

UN MYTHE À PORTÉE DE MAIN

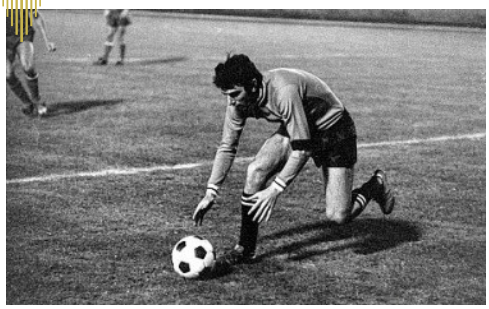
Dino Zoff, deuxième de l'édition 1973, est passé près du trophée individuel suprême. Mais le gardien et capitaine de l'Italie championne du monde en 1982 a remporté d'autres titres pour forger la légende d'un joueur décrit comme froid mais finalement accessible. Un monument. Par Antonio Felici, à Rome. Photos Giuseppe Carotenuto/L'Équipe

Nul besoin d'avoir pratiqué l'aviron pour pénétrer dans ce club. Quand bien même est-il indiqué au-dessus de la grille d'entrée que l'on est sur le point de s'introduire dans le *Circolo Canottieri Aniene,* soit le cercle des rameurs de l'Aniene, l'un des affluents du Tibre, le fleuve qui traverse Rome. Depuis 1892 et sa création par des pratiquants assidus d'aviron, ce club s'est ouvert à des sportifs de bien d'autres disciplines. Lové dans un bras de l'Aniene, il est devenu l'un des endroits les plus sélect de la capitale. Dans ses salons raffinés et devant ses meubles remplis de trophées, on discute entre amis, on entretient ses relations, parfois on y conclut même des affaires. Le prestige du *Circolo Canottieri Aniene* repose surtout sur les sportifs de haut niveau qui l'ont fréquenté, telle "la Divine", la nageuse pluri-médaillée Federica Pellegrini, la championne de canoé passée ensuite par la politique, Josefa Idem, les figures du tennis italien Matteo Berrettini et Flavia Pennetta, le pilote automobile Alex Zanardi.

Bondissant pour attraper les prunes de sa grand-mère

Mais le personnage le plus emblématique des lieux est sans aucun doute Dino Zoff, dont la photo soulevant la coupe du monde 1982 trône dans l'une des vitrines. C'est que l'ancien gardien de la Nazionale est à juste titre considéré comme un mythe du sport italien. Mais, comme à chacune de nos visites, il ne joue pas un instant le rôle de ces stars qui aiment qu'on leur rappelle leur gloire passée et qu'on les place sur un piédestal. C'est un homme affable et courtois qui nous fait face quand on le rencontre à l'automne dernier. À 81 ans, le geste est un zeste plus lent, mais Dino Zoff se présente en bonne forme. "J'ai fait une heure de piscine, un peu de travail en salle, nous explique-t-il. L'activité sportive nécessaire pour permettre à un retraité comme moi de rester en condition physique acceptable." Et dans la foulée de •••

L'ex-portier de la Nazionale, champion du monde en 1982, est considéré comme une légende du sport italien.



Le portrait de Dino Zoff vainqueur de la Coupe du monde 82 – année où il a soufflé ses 40 bougies – trône dans l'une des vitrines du prestigieux *Circolo Canottieri Aniene* de Rome. Mais l'ex-gardien a aussi connu des désillusions dans sa riche carrière, à l'image de ces deux finales perdues en Coupe des clubs champions, en 1973 et 1983 (à droite, face à Hambourg), ainsi que dans le costume du sélectionneur (à gauche) de la Nazionale, où il échouera si près du but lors de l'Euro 2000, gagné par la France.

••• presque s'étonner que *France Football* s'intéresse toujours à lui.

Dino Zoff ne cherche pas la lumière des projecteurs. S'il ne se dérobe pas quand on le sollicite pour parler football, il fuit les mondanités. Au risque d'être parfois décrit comme froid, austère, un monument quasi figé, inaccessible. Lointain. C'est pourtant tout le contraire que montre Zoff quand on

"Enfant, j'étais fou-fou : je sautais partout pour attraper un objet"

prend le temps de s'entretenir avec lui. De découvrir qui se cache derrière le champion. Et, pour cela, quoi de mieux que de parcourir sa vie, en commençant par son enfance dans son village de Mariano del Friuli, dans la région du Frioul-Vénétie Julienne, dans le nord-est de l'Italie ?

"Dans ma jeunesse, vivre dans ces communes rurales, entre bois et champs, cela voulait dire s'amuser à l'air libre, sans se soucier de rien. J'étais toujours dehors. Je me souviens encore de ce jour où ma grand-mère Adelaïde me proposa un nouveau jeu : elle me lançait des prunes que je devais rattraper en bondissant et en me jetant dans l'herbe." Une occupation de trois fois rien qui devient vite un rituel. Au point de faire naître en Dino la vocation de gardien ? Probable. D'ailleurs, très vite, sa mère, Anna, va lui coudre un beau numéro 1 au dos de son fin maillot de coton.

"À l'époque, il n'y avait pas de télévision où tu pouvais t'inspirer des champions. Moi, je suis devenu gardien presque naturellement. On me considérait comme le fou-fou du village : j'étais toujours à terre, sautant partout pour tenter d'attraper le moindre objet. De préférence, un ballon de foot ! Je n'ai jamais joué à un autre poste, ne serait-ce parce que je n'avais pas énormément d'imagination. J'étais gardien et j'y prenais plaisir, sans penser à la Serie A, à en faire mon métier. C'était impensable pour un gamin de village."

Recalé à 15 ans par l'Inter et la Juve

Mais il savait y faire, le jeune Dino ! Sa bravoure, la qualité de ses parades ont rapidement franchi les limites de Mariano del Friuli. Et les invitations à jouer pleuvent des bleds alentours, qu'il rejoignait en bicyclette. Licencié à la Marianese, le club local, il est recalé à 15 ans par l'Inter et la

Le classement de 1973

1. **Johan Cruyff** (HOL, Ajax, FC Barcelone), 96 points
2. **Dino Zoff** (ITA, Juventus Turin), 47 pts
3. **Gerd Müller** (RFA, Bayern Munich), 44 pts
4. **Franz Beckenbauer** (RFA, Bayern Munich), 30 pts
5. **Billy Bremner** (ECO, Leeds), 22 pts
6. **Kazimierz Deyna** (POL, Legia Varsovie), 16 pts
7. **Eusebio** (POR, Benfica), 14 pts
8. **Gianni Rivera** (ITA, AC Milan), 12 pts
9. **Ralf Edström** (SUE, Atvidabergs, PSV), 11 pts
- –. **Günter Netzer** (RFA, Borussia M'Gladbach, Real Madrid), 11 pts
11. **Uli Hoeness** (RFA, Bayern Munich), 8 pts
12. **Giacinto Facchetti** (ITA, Inter Milan), 7 pts
- –. **Hristo Bonev** (BUL, Lokomotiv Plovdiv), 7 pts
14. **Sandro Mazzola** (ITA, Inter Milan), 5 pts
- –. **Jan Tomaszewski** (POL, LKS Lodz), 5 pts
- –. **Juan Manuel Asensi** (ESP, FC Barcelone), 5 pts
17. **Wlodzimierz Lubanski** (POL, Gornik Zabrze), 4 pts
18. **Wolfgang Overath** (RFA, FC Cologne), 3 pts
19. **Roland Sandberg** (Atvidabergs, K'lautern), 2 pts
- –. **Hans-Jürgen Kreische** (RDA, D. Dresde), 2 pts
- –. **Bobby Moore** (ANG, West Ham), 2 pts
- –. **Barry Hulshoff** (HOL, Ajax), 2 pts
23. **Pat Jennings** (ILN, Tottenham) 1 pt
- –. **Denis Law** (ECO, Manchester United), 1 pt
- –. **Ivo Viktor** (TCH, Dukla Prague), 1 pt
- –. **Dragan Dzajic** (YOU, Étoile Rouge) 1 pt
- –. **Vladislav Bogicevic** (YOU, Étoile Rouge), 1 pt

L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe - Guiseppe Carotenuto/L'Équipe

Juve car jugé talentueux mais trop petit, avant de gagner de nombreux centimètres et de rejoindre l'Udinese. "Mes parents furent extraordinaires. Mon père, quelqu'un comme moi, de très sobre dans ses paroles, m'appuya par un petit mais très clair discours. Il me dit que si je voulais étudier, la famille ferait tous les sacrifices nécessaires. Autrement, je pouvais commencer à travailler et jouer au football. Ainsi, j'aurais quoi qu'il arrive un métier en main."

Un pragmatique, que ce Mario Zoff. Il appréciait le ballon rond, qu'il considérait comme une activité comme les autres. "Lors d'un match, j'ai pris un but à cause d'un rebond capricieux. Et je lui en ai parlé en justifiant mon erreur par ce manque de chance. Sa réaction fut impitoyable : « Mais quel métier exerces-tu ? Pharmacien ? Non, tu es gardien et ton devoir était d'arrêter ce ballon ! » Une règle paternelle qui servira de boussole à Dino Zoff : parler peu et faire son devoir.

"Tu es gardien et ton devoir était d'arrêter ce ballon !" Mario, son père

Naples, marchepied vers la sélection

Avant d'exploser dans des équipes de premier plan, Zoff a mûri au cours d'expériences dans des clubs qualifiés en Italie de "provinciaux", hors des grandes métropoles. À Udine, puis Mantoue. "Cela a été bénéfique. J'ai pu avancer marche après marche. À l'Udinese, j'ai connu des hauts et des bas, n'ayant pas encore un caractère assez robuste. Le président est venu me dire : « Tu es un bon gardien, mais les entraîneurs ne veulent plus de toi et je dois te vendre… » Ce fut ma chance, car un dirigeant du Mantova Calcio m'avait approché pour m'engager comme gardien remplaçant. De nombreux observateurs pensaient que je n'allais pas jouer beaucoup en Serie A, à mon arrivée dans le club lombard. Mais au début de saison, les « sénateurs » de l'équipe avaient obtenu que les primes de matches soient partagées de manière égale entre les titulaires et les remplaçants. Ça a boosté ma confiance. Moi qui devais jouer peu, j'ai bouclé la saison avec 27 matches au compteur. Ma carrière était lancée !"

Comblé professionnellement, Dino Zoff l'est aussi au plan sentimental, puisque c'est à Mantoue qu'il fait la connaissance d'Anna, femme lumineuse et extravertie, en apparence aux antipodes du gardien frioulan avec qui elle partage toujours le quotidien. Après quatre ans dans cette ville, le couple déménage pour Naples. Devenu l'un des portiers les plus cotés de Serie A, Dino semblait sur le point de rejoindre l'AC Milan lorsque les Rossoneri furent devancés sur la ligne par le club sudiste. Il débarqua dans une ville passionnée et exubérante, où le football est vécu à fleur de peau.

À première vue, un cadre compliqué pour une personne aussi réservée que Zoff. "Les gens me disaient qu'en entrant sur le terrain, le gardien du Napoli avait coutume de saluer la *Curva (le virage des ultras)* au nom de toute l'équipe. Cela me semblait un geste étrange, limite prétentieux. Mais j'ai pris sur moi et j'ai fini par construire une splendide relation avec les Napolitains. Ils ont compris que j'étais sincère, que j'éprouvais énormément d'affection pour eux, pour cette ville." •••

●●● Encore aujourd'hui, Naples reste très attaché à ce gardien qui défendit sa cage pendant cinq ans. Ce transfert au Napoli lui ouvrit aussi les portes de la sélection, dont Dino Zoff fut le titulaire lors de l'Euro 1968. "On a tendance à oublier ce succès, qui pendant plus d'un demi-siècle aura pourtant été l'unique du genre, jusqu'au triomphe de 2021. Ce tournoi de 1968 et son dernier carré en Italie a une grande valeur. On jouait moins de matches, mais on n'affrontait que de très grosses équipes."

Et, spontanément, de citer ses deux adversaires lors du tournoi final : "L'URSS que nous n'avons éliminée qu'au tirage au sort en demi-finales à Naples *(une pièce lancée par l'arbitre dans le vestiaire devant les deux capitaines, alors que le match s'était achevé sur un 0-0 après la prolongation).* C'était une formation formidable, qui représentait les quinze Républiques de cet immense pays. Et la Yougoslavie, contre laquelle il nous a fallu deux finales à Rome *(1-1 a.p., puis 2-0)* pour enlever le titre ! Je n'oublierai jamais l'enthousiasme des 90 000 spectateurs de l'Olimpico, ces milliers de briquets allumés dans la nuit. Cet Euro, premier vrai trophée de ma carrière, est resté gravé dans ma mémoire."

Après les années de bonheur à Naples,

L'Équipe

En 1968, Dino Zoff remporte l'Euro (à gauche), le "premier vrai trophée" de sa carrière, aux côtés du capitaine de la Nazionale Giacinto Facchetti. Le portier quitte le Napoli en 1972 pour la Juve (en bas à droite), où il décrochera six Scudetti. Éliminés dès le premier tour du Mondial 74, Zoff (page de gauche) et l'Italie seront sacrés deux éditions plus tard face à la RFA. Le Frioulan devient à 40 ans le plus vieux joueur à soulever le trophée (ci-contre).

voilà en 1972 la grande opportunité : la Juventus. "Le passage de Naples à la Juve n'a pas été un problème. Certes, il y avait d'énormes différences, mais je restais ce Frioulan sérieux et appliqué, qui cherchait le meilleur de chaque situation. À Turin, pas de problèmes d'intendance, d'à-peu-près. C'était comme entrer chez Fiat : tout était organisé au mieux. Mais on attendait des résultats, seule la victoire comptait !" Et la rigueur. "On exigeait sérieux et professionnalisme. Je m'y suis parfaitement adapté. Les jours où tu étais tenu de rester chez toi te reposer, les dirigeants téléphonaient pour contrôler !"

En première ligne en 1982

Parler des années Juve, c'est aussi parler de Gaetano Scirea, l'ami, le coéquipier en défense, devenu son adjoint lorsque Dino dirigea la Vieille Dame de 1988 à 1990, et qui connut une fin tragique (accident mortel de voiture) en allant superviser un adversaire des Bianconeri en Pologne.

"Le Mondial 82 fut unique, avec des buts superbes"

Dino frémit à son évocation. Les deux, très liés, avaient des personnalités très proches. Zoff se remémore le retour à l'hôtel après la finale du Mondial victorieux de 1982 *(3-1 face à la RFA au Bernabeu de Madrid).* Alors que les autres Azzurri se déchaînent lors des festivités, lui et Scirea remontent dans leur chambre, fument une clope, profitent de l'instant sans se noyer dans les commentaires. Des silences placides entrecoupés de quelques mots.

Ce Mondial fut aussi celui du fameux *silenzio stampa,* en réponse aux polémiques féroces dont les joueurs italiens furent l'objet. "J'avais 40 ans *(ce qui en fait le vainqueur le plus âgé)* et j'étais le capitaine. J'ai proposé à mes coéquipiers, pour qu'ils se concentrent sur le jeu, d'être le seul interlocuteur lors des points presse, boycottés en représailles par les médias italiens. Une situation pas évidente à gérer, mais que j'ai assumée jusqu'au bout." Du premier tour calamiteux (qualification après trois nuls) au splendide réveil du second tour (2-1 contre l'Argentine, 3-2 face au Brésil), jusqu'à la cavalcade finale, avec le succès sur la Pologne en demies (2-0) et l'apothéose du 11 juillet face à la RFA. "Ce Mondial fut unique, avec des buts superbes, au terme d'actions collectives spectaculaires. Et sous la direction d'un sélectionneur exceptionnel, Enzo Bearzot, pourtant durement critiqué par une grande partie de la presse italienne. Ce Mondial, ce n'est pas Zoff, Conti ou Rossi qui l'ont gagné, •••

Dino Zoff
Né le 28 février 1942 à Mariano del Friuli (Italie) ; 1,82 m, 79 kg. Gardien de but (112 sélections).

Parcours de joueur
Marianese (1955-1958), Udinese (1958-1963), Mantova Calcio (1963-1967), Naples (1967-1972), Juventus Turin (1972-1983).

Palmarès de joueur
Coupe du monde 1982 ; Coupe d'Europe des nations 1968 ; Coupe de l'UEFA 1977 ; Championnat d'Italie 1973, 1975, 1977, 1978, 1981 et 1982 ; Coupe d'Italie 1979 et 1983.

Parcours d'entraîneur
Juventus (1983-1984, entr. gardiens), Italie olympique (1986-1988), Juventus (1988-1990), Lazio Rome (1990-1994, janv.-juin 1997, janv.-sept. 2001), Italie A (1998-2000), Fiorentina (janv.-juin 2005).

Palmarès d'entraîneur
Coupe de l'UEFA 1990 ; Coupe d'Italie 1990.

Guiseppe Carotenuto/L'Équipe - L'Équipe - André Lecoq/L'Équipe

Sur les traces de...

À 81 ans, l'Italien a conservé la rigueur de ses années turinoises (ci-dessous) et continue d'entretenir sa condition physique.

••• mais Bearzot, notre commandant." Le triomphe en sélection fut le sommet d'une carrière de joueur qui avait vu Zoff multiplier les trophées avec la Juve, mais aussi trébucher sur la dernière marche lors de deux finales de C1, en 1973 et 1983.

Devancé par l'indiscutable Cruyff

Le premier revers – 0-1 à Belgrade face à l'Ajax – lui a peut-être barré la route de la plus prestigieuse récompense individuelle. Cette année-là, Zoff se classe deuxième du Ballon d'Or, avec moitié moins de points que son vainqueur en finale, Johan Cruyff. "Si nous avions battu l'Ajax, j'aurais peut-être eu plus de chances de l'inquiéter. Mais j'ai accepté cette deuxième place. Je suis un homme de sport, Cruyff était indiscutable. Un joueur hors du commun. Et j'ai toujours eu un faible pour les joueurs créatifs, inventifs. Nous, les gardiens, n'inventons rien !"

"J'ai toujours eu un faible pour les joueurs créatifs, inventifs. Nous, les gardiens, n'inventons rien !"

Et les entraîneurs ? Dino Zoff a œuvré en club, à la Juve puis à la Lazio, et quelques mois à la Fiorentina. "Entraîner a été un choix logique, naturel. J'ai arrêté de jouer à 40 ans, avec un maximum d'expérience. Et comme gardien, je bénéficiais d'une vision d'ensemble du jeu. Je garde un excellent souvenir de mon passage à la Juve, en particulier en 1989-1990, où mes joueurs, alors qu'ils savaient qu'on ne prolongerait pas mon contrat, ont tout donné, remportant Coupe d'Italie et Coupe de l'UEFA." Encore plus riche et complète, l'expérience à la Lazio, où Zoff sera entraîneur, président et à nouveau coach, au gré des périodes ("Un président sans portefeuille !", lance-t-il amusé, signifiant que c'était le propriétaire Sergio Cragnotti qui disposait des cordons de la bourse).

Euro 2000, Berlusconi et théâtre

Dino Zoff n'a plus quitté la Ville éternelle. Et surtout pas lors des deux années à la tête d'une sélection italienne, dont son ami Gigi Riva, disparu le 22 janvier dernier, était chef de délégation. "En finale de l'Euro 2000, nous nous nous sommes inclinés au but en or *(face à la France, 1-2),* après avoir mené et eu plusieurs grosses occasions. Une cuisante déception. Mais le pire arriva après match, avec les déclarations de Silvio Berlusconi *(ancien homme d'affaires et politique italien, propriétaire de l'AC Milan)* qui avait qualifié ma gestion du match d'indigne. C'est précisément pour garder ma dignité que j'ai donné ma démission." Sobrement, en quelques mots, dans le pur style Zoff.

L'honorable membre du *Circolo Canottieri Aniene* a su nous surprendre en plus d'une occasion. En se racontant avec verve dans son autobiographie *Dura solo un attimo, la gloria (La gloire dure seulement un instant,* éditions Mondadori, 2014). Ou encore lors d'une représentation théâtrale à Bénévent, dans la région de Naples, en octobre 2003, où, sur scène et sous nos yeux, il avait interagi avec plaisir avec l'auteur du spectacle et le public, en parcourant sa vie et le poste de gardien. "Donner mon avis sur tout et n'importe quoi ne m'intéresse pas. En bon Frioulan, je ne me lance pas dans une discussion si je ne maîtrise pas 80 % du sujet. Si, en revanche, c'est le cas, je le fais avec plaisir." Un plaisir partagé ! **A. F.**

Guiseppe Carotenuto/L'Équipe - L'Équipe

Nom Khalil
Prénom Adam
Âge 52 ans
Pays Côte d'Ivoire

Média Sport-ivoire.ci
Clubs préférés ASEC Mimosas, AC Milan et Paris-SG

Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 16
Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 6/16

"YAYA TOURÉ N'ÉTAIT PAS D'ACCORD AVEC MOI"

"Voter pour le Ballon d'Or est l'une des missions les plus importantes de ma carrière. *FF* vous donne une légitimité et fait confiance à votre objectivité. Alors, je m'impose un mode opératoire. Pendant les mois précédant le scrutin, je sonde des techniciens et footballeurs africains. Je tente de savoir ce qu'ils pensent de tel ou tel joueur. Il m'arrive d'interroger l'ancien sélectionneur de la Côte d'Ivoire, Yéo Martial, mais aussi Salomon Kalou, Gervinho, l'ancien du PSG Siaka Tiéné, le Camerounais Alexandre Song ou le Burkinabé Alain Traoré. Je me procure une dizaine d'avis, avec un prérequis : avoir connu le haut niveau. En 2023, j'ai eu un désaccord avec Yaya Touré.

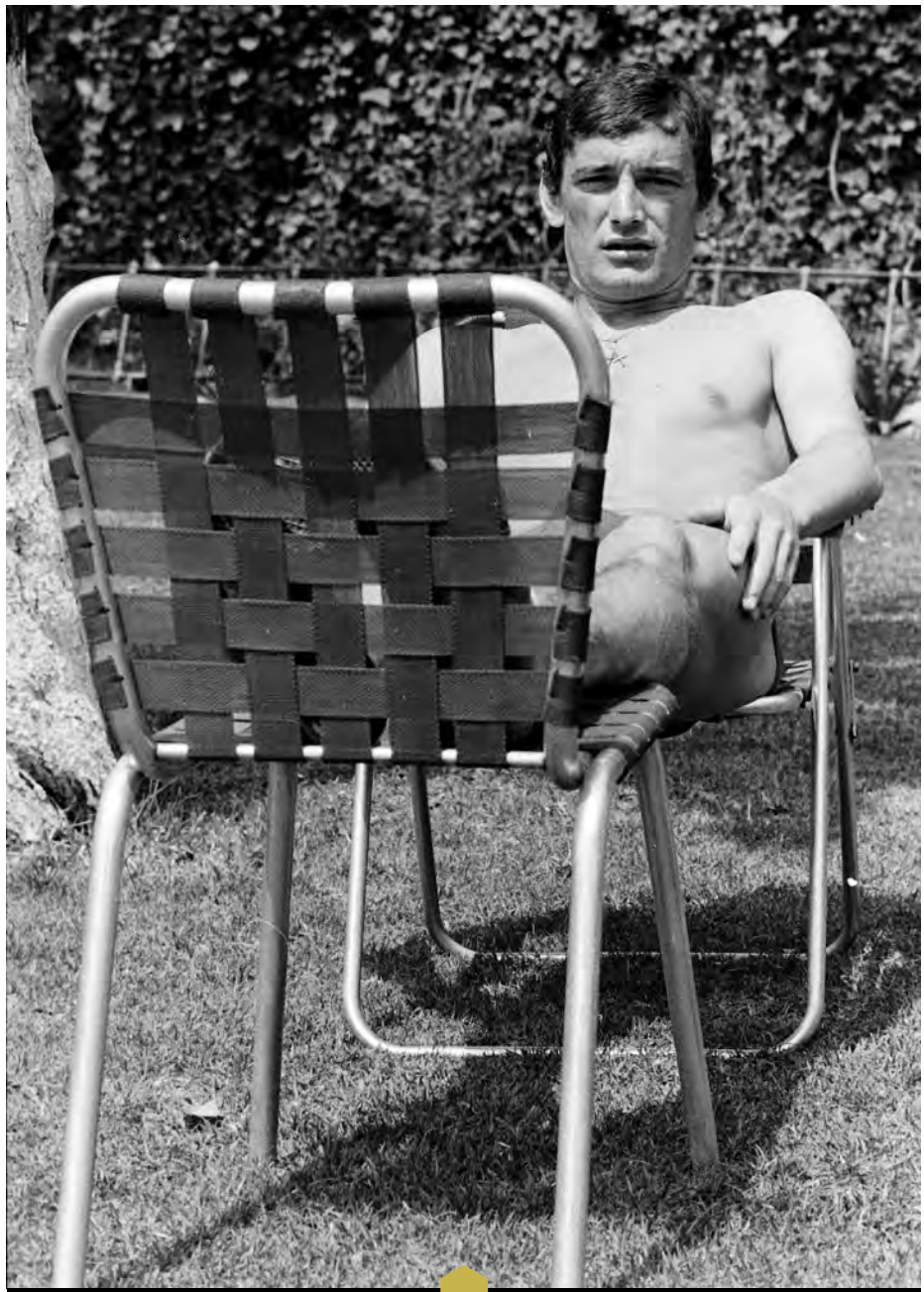
Il m'a donné son top 5. Deux joueurs différaient de mon quinté. Alors on a débattu sur Erling Haaland. Yaya m'a lancé : « Tu ne peux pas ne pas le mettre dans les trois premiers cette saison. » Je lui ai répondu : « On parle beaucoup de Haaland, mais je ne pense pas à lui. » « Quoi ?! C'est lui qui a tout éclaboussé de son talent », m'a-t-il rétorqué. Donc, je me suis permis de lui dire : « Ce n'est pas parce que tu as été pro et moi non que je ne comprends rien au foot. Tu as été un grand milieu, tu sais que la force du jeu de Pep Guardiola, c'est le milieu de terrain. Si Rodri n'existe pas, Haaland n'existe pas. J'estime que Rodri, qui a marqué l'unique but de la finale de C1, a été plus précieux que Haaland, muet en finale et en demies. »

"Si Rodri n'existe pas, Erling Haaland n'existe pas"

Yaya n'était pas d'accord avec moi. Je l'ai écouté, mais je n'ai finalement pas intégré Haaland dans mon top 5 *(1. Mbappé, 2. Osimhen, 3. Rodri, 4. J. Alvarez, 5. Messi)*. En revanche, mon sondage m'a fait changer d'avis sur Lionel Messi. Au départ, j'étais réticent à voter pour lui à cause du fair-play, alors que les gens négligent souvent ce critère *(le troisième après la performance individuelle en numéro 1 et la performance collective en numéro 2)*. Et Messi n'a rien fait pour calmer Emiliano Martinez lorsqu'il a nargué Kylian Mbappé, pourtant son partenaire en club…

Mon vote peut m'attirer des critiques. En 2009, j'ai placé Samuel Eto'o *(2e)* devant Didier Drogba *(3e)*, à une époque où la rivalité entre le Cameroun et la Côte d'Ivoire était forte. Mais ce statut de juré s'honore, c'est un marqueur d'identité. Juste avant le début de la CAN *(13 janvier-11 février)*, on m'a présenté ainsi à un ministre ivoirien : « Retenez bien son visage, c'est le représentant de notre pays au Ballon d'Or. »" **Théo Troude**

Illustration Laura Acquaviva



SOUS LE SOLEIL EXACTEMENT

Du farniente au Mexique, rien de tel pour vous redonner de l'énergie. Voilà peut-être pourquoi lors du Mondial 70, Luigi Riva ne s'est réveillé qu'à partir des quarts. Muet lors du premier tour, l'attaquant italien, dauphin de Gianni Rivera lors du Ballon d'Or 1969, inscrit deux buts contre le Mexique (4-1) et un en demies face à la RFA (4-3 a.p.). "Gigi", capitaine du Cagliari vainqueur de son unique Scudetto cette année-là, porte la Nazionale jusqu'en finale face au Brésil (1-4). Celui que l'on nommait Rombo di Tuono, "Bruit du tonnerre", en raison de la puissance de sa frappe, est décédé le 22 janvier. Il avait 79 ans.

L'Équipe

Ligue 2 BKT direct

suivez les 2 prochaines journées de Ligue 2 BKT

LIGUE 2 BKT

23e JOURNÉE samedi 3 février à 19h00

ESTAC TROYES

FC GIRONDINS DE BORDEAUX

24e JOURNÉE samedi 10 février à 19h00

FC GIRONDINS DE BORDEAUX

GRENOBLE FOOT 38

en intégralité et en direct sur

la chaine L'ÉQUIPE

À retrouver dans l'espace TV du site et de l'application

© Photo L'Équipe.

NOUVELLE COLT

à partir de

139 €/mois(1)

LLD sur 37 mois et 30 000 km
avec un 1er loyer majoré de 3 000 €

LES instants DIAMANT MITSUBISHI

Des loyers taillés pour vous
jusqu'au 31 mars

GARANTIE ASSISTANCE 5 ANS ou 100 000 km

MITSUBISHI MOTORS
Drive your Ambition*

* Dépassez vos ambitions.

Modèle présenté : COLT 1.6 MPI HEV 143 Instyle MY24 avec peinture spéciale : 1er loyer majoré de **3 000 €,** suivi de **36 loyers mensuels de 337 €.** (1) Exemple pour MITSUBISHI COLT 1.0 MPI 67 Invite MY24, hors options : 1er loyer majoré de 3 000 €, suivi de 36 loyers mensuels de 139 €. Locations Longue Durée (LLD), hors assurances et prestations facultatives, de 37 mois et 30 000 km maximum. Sous réserve d'étude et d'acceptation par DIAC, agissant sous la marque commerciale Mobilize Financial Services, SA au capital de 415 100 500 € - Siège social : 14 avenue du Pavé Neuf 93160 Noisy-le-Grand - SIREN 702 002 221 RCS Bobigny. En fin de contrat, restitution du véhicule chez votre concessionnaire avec paiement des frais de remise à l'état standard et des kilomètres supplémentaires. Offres réservées aux particuliers, valables pour toute commande d'une MITSUBISHI COLT neuve entre le 01/01/2024 et le 31/03/2024, dans la limite des stocks disponibles et non cumulables avec d'autres offres en cours, chez tous les distributeurs participants (voir conditions de l'offre en concession). Garantie et assistance : 5 ans ou 100 000 km, au 1er des 2 termes échu, selon conditions générales de vente. M MOTORS AUTOMOBILES FRANCE SAS au capital de 10 000 000 € - RCS PONTOISE n° 428 635 056 - 1 avenue du Fief 95067 Cergy-Pontoise Cedex.

Valeurs WLTP selon règlements (EC) 715/2007 et (EU) 2017/1347. COLT 1.6 MPI HEV 143 Instyle MY24 : Consommation cycle combiné (l/100 km) : 4,3. Émissions CO_2 (g/km) : 96.

www.mitsubishi-motors.fr

MEDIAKEYS

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer